

UNIVERS LUTTE

#10



**La Fédé sur
tous les fronts !**



Nous respectons nos engagements !

Commençons, en cette rentrée, par le nerf de la guerre que sont les finances. En la matière, les feux passent progressivement au vert. En effet, la situation budgétaire de la Fédération s'assainit de semaine en semaine. Désormais, nous savons précisément de quoi nous parlons sur le plan comptable. Fini le temps où nous découvrions des cadavres dans les placards... Nous touchons, à présent, le fruit d'une gestion rigoureuse, d'un suivi minutieux et de dépenses effectuées dans un souci constant d'efficacité. Par ailleurs, nous tenons le cap en honorant les échéances du plan de sauvegarde auquel nous sommes soumis et qui s'achèvera en 2028. Que chacun en ait conscience : nous respectons nos engagements et nos promesses formulées dans notre programme. Pour autant, cette remise à flot est également imputable au maintien de la confiance de nos partenaires historiques, à commencer par le ministère des Sports et le Conseil régional d'Île-de-France.

Pour ce qui est du développement aussi, l'heure est à la relance avec l'activation de nombreux projets et un soutien accru aux clubs afin qu'ils aient les moyens d'être des interlocuteurs crédibles des collectivités locales mais aussi des employeurs à part entière. A cet égard, la prise de fonction du DTN, Jean-Yves Robin, s'est avérée décisive pour redynamiser de manière constructive ce secteur quelque peu négligé lors de la précédente mandature. Nous sommes plus que jamais à l'écoute du terrain et de ses demandes dont nous tenons compte. C'est pour cela que nous avons instauré, en lieu et place de la licence à tarif unique, des licences différenciées selon le statut et le type de pratique (loisir, compétition, sport santé etc.) de leurs détenteurs. De même, dans un souci de cohérence, avons-nous changé de système calendaire en nous basant sur la saison sportive et non sur l'année civile. Autant de

”

revendications formulées par les acteurs de la lutte et auxquelles nous avons donné suite.

Le temps passant toujours aussi vite, nous voilà déjà à mi-olympiade. La chose est encore moins neutre en ce qui concerne le haut niveau. Cependant, nous sommes d'ores et déjà en ordre de marche dans la perspective des Jeux de Los Angeles. Notre volonté est de changer de braquet et de revoir nos ambitions à la hausse. Ainsi, l'objectif n'est-il pas seulement d'avoir des qualifiés dans chacune des trois spécialités mais bel et bien des athlètes qui se hisseront sur le podium olympique, en Californie. Dans cette optique glorieuse, le maître mot est la confiance accordée aussi bien au staff qu'aux athlètes. Plus concrètement, le choix a été fait d'affecter prioritairement nos moyens aux catégories olympiques et à l'individualisation de la préparation de nos lutteurs et lutteuses.

A l'échelon hexagonal, cette saison sera inédite et marquera une avancée décisive. En effet, pour la première fois de l'Histoire, le championnat de France par équipe sera mixte en intégrant trois féminines au sein de chaque formation. C'est là, évidemment, un symbole fort, tant à titre personnel, en tant que femme et Présidente de la FFLDA, qu'au regard de la politique de féminisation déployée par la Fédération conformément aux directives ministérielles. Il est on ne peut plus normal que les femmes aient, tout comme leurs homologues masculins, le droit d'avoir de la visibilité et l'opportunité de disputer des combats de haut niveau. La preuve en est que la Fédération internationale a décidé de favoriser cette initiative en divisant par deux les indemnités à verser lorsqu'un club se renforce en recrutant une étrangère pour disputer les France par équipe. Je suis extrêmement fière que la FFLDA soit pionnière sur ce sujet. Reste à espérer qu'elle fasse des émules parmi les autres nations.

Lise Legrand
Présidente de la FFLDA

Automne 2026

Responsable de la publication

Lise LEGRAND

Responsable éditorial

Lise LEGRAND

Rédacteur en chef

Alexandre TERRINI

Équipe rédactionnelle

Nicolas GUYOT,

Alexandre TERRINI

Graphisme & mise en page

Audrey JANICOT

Quatrième de couverture

Jaoua Henry

Crédits photographiques

UWW, Kadir CALISKAN,

Olympics.com, AdobeStock

Collaboration

Nicolas GUYOT,

Lise LEGRAND,

Siège FFLDA

2, rue Louis Pergaud

94440 Maisons-Alfort

01 41 79 59 10

www.fflutte.com

Nos partenaires

Sommaire

Sur le tapis

Euro seniors

Ibrahim Ghanem

Zelimkhan Khadkiev

Kendra Dacher

Euro U23

Un quinté plus

Vincent Vidal

06

À la Fédé

Jean-Yves Robin

Patrick Lefort

Anne-Catherine Delunsch

Max Tudezsca

La lutte au chevet des plus jeunes

30

En grand comité

Les Pays de la Loire en reconquête

56

Bienvenue au club

Au Paris Lutte Olympique, ici, c'est Paris

58

Tête d'affiche

Vincent Di Bartolo

61

Sambo

Eva Alberti, l'ascension programmée

Sephora Cocher, « c'est la médaille de la résilience »

64



Euro seniors : des médailles dans les trois spécialités

Les championnats d'Europe, qui se sont tenus, du 20 au 26 avril, à Tirana, en Albanie, ont vu nos représentants répondre présent. Signe que la politique mise en place par la Direction technique nationale (DTN) va dans le bon sens.



« Debout, Ibrahim Ghanem a une lutte en mouvement magnifique. »



« Ibrahim Ghanem était vraiment au-dessus du lot »

En **lutte gréco-romaine**, « le tournoi était d'un très haut niveau dans la mesure où la plupart des nations se préparent déjà dans l'optique des qualifications pour les Jeux de Los Angeles. Beaucoup d'entre elles avaient d'ailleurs aligné leurs meilleurs éléments pour les tester dans les catégories qui seront au programme des Jeux », explique l'entraîneur national, Yvon

Riemer. Le quatuor tricolore présent en Albanie avait donc fort à faire.

Après sa probante médaille de bronze décrochée à l'Euro U23, le staff avait fait le choix d'emmener Ilian Ainaoui (-60 kg) afin qu'il continue d'acquérir un précieux vécu. Le bénéfice d'une telle option avait été jugé supérieur à la contrainte d'effectuer un deuxième régime de rang. Il s'est néanmoins incliné au premier tour devant le Roumain Denis Mihai qui a fait parler sa maturité et sa puissance physiques supérieures « Nous savions que ce serait compliqué pour lui. C'est pourquoi il n'y a pas vraiment de regret à avoir », tempère Yvon Riemer.

Éliminé au deuxième tour des repêchages, Yanis Guendez (-67 kg) a cependant « produit des choses intéressantes, se réjouit l'entraîneur national. En outre, il est tombé sur des adversaires de gros calibre comme le Turc Murat Firat, qui a été quatre fois médaillé européen et face auquel Yanis s'est incliné, somme toute, de peu à l'issue d'une confrontation assez serrée au cours de laquelle il a eu des opportunités. Malheureusement, il s'est un peu précipité. Idem devant l'Arménien Slavik Galstyan qui est déjà monté sur des podiums continentaux et mondiaux et qui s'était qualifié pour les JO de Paris. Yanis perd souvent sur des petites erreurs d'inattention sans pour autant être ultra dominé. Il manque parfois de patience et va trop vite quand une opportunité



« Ibrahim Ghanem était vraiment au-dessus du lot. »

s'offre à lui. Si bien qu'il accélère en prenant des risques parfois inutiles. A lui d'améliorer sa gestion des matchs. Pour le reste, il se débrouille plutôt bien, tant debout, où il met du rythme, qu'au sol, notamment sur les arrachés. Il a de bonnes attitudes et doit améliorer les techniques spécifiques qu'il maîtrise déjà bien. »

Monté en -77 kg il y a seulement un an, Trigan Galustyan « est encore en phase d'adaptation sur le plan physique. Il est impératif qu'il prenne encore au moins trois kilos le muscle, suggère l'entraîneur national. C'est pour cela que sa défaite, en huitième de finale, contre le Serbe Aleksa Ilic n'est pas, à proprement parler, une contre-performance. Trigan a une très bonne tirade de bras et une excellente attaque à la taille tandis qu'au sol, il excelle sur les arrachés à rebours. Par contre, il est nécessaire qu'il progresse en défense. »

Enfin, comment on pouvait s'y attendre, la palme revient à Ibrahim Ghanem (-72 kg) qui a réalisé le doublé et qui s'est succédé à lui-même en montant sur la plus haute marche du podium. « Il était vraiment au-dessus du lot et a parfaitement géré sa compétition, sourit Yvon Riemer. Il n'a jamais été en danger et a littéralement survolé ses combats. Il a été tout en maîtrise. Ibrahim est évidemment très complet. Debout, il a une lutte en mouvement magnifique et il asphyxie tous ses adversaires. En revanche, il a encore, parfois, un peu de mal à marquer au sol. C'est pourquoi ce serait une bonne chose qu'il acquière une action très forte en attaque. Dans la mesure où il évolue dans une catégorie non olympique, il devrait monter en -77 kg dans l'optique des Jeux de Los Angeles. » Où il sera, espérons-le, un chance de médaille française.

« Zelimkhan Khadjiev termine sa carrière sur une victoire et une médaille »

En **lutte libre**, cet Euro s'est révélé conforme à ce que l'on pouvait en attendre. Autrement dit, il était très relevé. « On a l'impression que, d'année en année, le niveau augmente, note l'entraîneur national, Luca Lampis. D'un côté, beaucoup de jeunes, qui ont encore tout à prouver, se positionnent dans les catégories olympiques tandis que parmi les meilleurs, certains se préservent et ont fait le choix d'évoluer temporairement dans les catégories non olympiques. » Dès lors, on devine que la tâche de l'escouade tricolore s'annonçait ardue.

Ainsi, Khamzat Asamerzouev (-65 kg) n'a pas été favorisé par le tirage au sort. Pour ne pas avoir su aller au bout de deux ou trois actions qui auraient pu s'avérer décisives, il a été éliminé, au premier tour, par l'Arménien Vazgen Tevanyan, futur troisième du tournoi, et n'a, ensuite, pas été repêché. « C'est sans doute notre lutteur le plus technique, précise Luca Lampis. Cependant, il a encore une marge de progression pour arriver à mettre systématiquement en danger ce genre de profil. Ce qui implique d'être encore plus dominant debout, sur la garde et de passer systématiquement ses



« Zelimkhan Khadjiev a réussi à marquer sur les schémas travaillés à l'entraînement. »

techniques fortes. Cela va venir avec l'expérience, à force de se frotter à l'élite mondiale. C'est justement pour qu'il se confronte à une adversité plus relevée que nous avons envoyé Khamzat en stage individuel, au Kirghizstan, en mai dernier. »

Quant à Rakhim Magamadov (-86 kg), il est retombé dans ses travers devant le Géorgien Vladimeri Gamkrelidze qui l'a battu en huitième de finale. « Dès qu'une action ne passe pas et qu'il n'arrive pas à marquer comme il le souhaite, Rakhim s'énerve et s'emballe au lieu d'être patient, au risque de donner des points qu'il ne doit pas concéder, décrypte l'entraîneur national. Il doit construire davantage ses combats et, parfois, accepter de gagner avec peu d'écart au score. En seniors, a fortiori dans une catégorie aussi concurrentielle, la moindre erreur se paye comptant. Ce

n'est pas comme chez les jeunes où il est possible de la rattraper. Techniquement, il n'a pas de point faible. En revanche il est urgent qu'il arrive à être plus persévérant lorsque le match ne se déroule pas comme il l'avait envisagé. »

Seule véritable satisfaction côté français, la très belle médaille de bronze remportée par Zelimkhan Khadjiev (-79 kg) qui a dû s'employer pour monter sur la boîte. « Cela a sûrement été l'un de ses championnats internationaux les plus durs, suggère Luca Lampis. Il a eu un parcours difficile et âpre mais il a réussi à marquer sur les schémas que l'on avait travaillés à l'entraînement, notamment le bras-tête. En demi-finale, il a fait un bon match face à Akhmed Usmanov en s'inclinant de très peu parce qu'il n'est pas parvenu à entrer dans les jambes du Russe. Il termine sa carrière en lutte sur une victoire

et une médaille. Il n'y a pas de regret à avoir d'autant qu'il évolue dans une catégorie non olympique et qu'il lui aurait été impossible de descendre en -74 kg. »

Enfin, la très mauvaise nouvelle, qui éclipse presque tout le reste, est la grave blessure au genou droit (rupture du ligament croisé) de Seyfulla Itaev (-74 kg), contractée dès son premier combat devant Ihor Nykyforuk. Un sale coup du sort. « Il s'est trop laissé embarquer sur une action en étant persuadé qu'il arriverait à contrer l'Ukrainien alors qu'il n'était pas vraiment en position idéale pour le faire, détaille l'entraîneur national. C'est à lui, à l'avenir, de ne plus se retrouver dans des situations comme celle-là en laissant trop faire l'adversaire au prétexte qu'il se sait plus fort que lui et qu'il parviendra à rattraper le coup. Il doit être plus intransigeant et de n'octroyer aucune marge de manœuvre à ses rivaux. » Toujours est-il que le Lorrain a dû passer sur le billard, en mai. Dans son malheur, il devrait toutefois pouvoir revenir en tout début d'année prochaine avant que ne débutent les tournois qualificatifs pour les JO. « Même s'il sortira d'une longue période d'interruption, il a clairement le potentiel pour aller aux Jeux de Los Angeles », prédit Luca Lampis. Pour qui « le bilan est mitigé car nous visions deux ou trois médailles. Chacun a des choses



« Iris Thiébaut n'a pas lâché les chevaux alors qu'elle n'avait rien à perdre. »

à travailler qui lui sont propres. Ce n'est pas alarmant. Nous ne sommes pas à la rue mais il faut bosser. Nous allons mettre des choses en place pour que nos athlètes aient davantage de confrontations de qualité au quotidien. C'est ce qui les fera grandir. Cela passe notamment par le fait d'effectuer davantage de stages à l'étranger mais aussi de faire venir des sparring-partners de qualité. »

« En montant en -76 kg, Kendra Dacher a fait « un bon choix »

En **lutte féminine**, quatre athlètes composaient le bataillon tricolore dont trois en décousaient dans une catégorie olympique, conformément aux priorités définies par la Direction technique



Kendra Dacher a réussi le pari de passer des -68 kg aux -76 kg.

nationale (DTN). Et même dans les catégories non olympiques, il s'était agi d'aligner des athlètes susceptibles de monter ou de descendre dans une caté qui soit au programme des JO. D'où la présence d'Iris Thiébaux en -65 kg mais en capacité de concourir en -62 kg, comme à l'Euro U23. Une manière, aussi, de maintenir la concurrence et l'émulation. Éliminée au premier tour, sans être repêchée, par l'Allemande Annika Wendle, future troisième du tournoi, Emma Luttenauer, issue des -50 kg, est montée en -53 kg, ce qui nécessite une phase d'adaptation, notamment un important travail de musculation. Toujours est-il que la Nordiste peut nourrir des regrets dans la mesure où elle a dominé durant l'essentiel de la confrontation avant de s'incliner sur la fin, suite à une erreur tactique. En cause, « un manque de confiance et



« Ameline Douarre n'a pas lutté à son niveau par manque de confiance en elle. »

le fait de ne pas avoir respecté les consignes dans la dernière minute, pointe l'entraîneur national, Patrice Mourier. C'est d'autant plus dommage que techniquement, elle possède de nombreux atouts, en particulier un contrôle fort. Physiquement aussi, elle répond présent. En revanche, Emma a quelques lacunes au sol où son temps de réaction est un peu long sur les phases défensives, ce

qui permet à ses adversaires de marquer des points qu'il lui faut ensuite rattraper. C'est un défaut qu'elle doit gommer. » Battue en repêchages par la Bulgare Bilyana Dudova, certes une adversaire de très haut niveau, Ameline Douarre (-62 kg) « n'a pas lutté à son niveau par manque de confiance en elle. Elle n'a pas lâché le frein à main et n'est pas toujours allée au bout de ses attaques, reconnaît l'entraîneur national. En cela, c'est évidemment une déception d'autant que c'est une fille qui peut être très forte lorsqu'elle se libère car elle est excellente aussi bien techniquement que physiquement. A elle d'y croire davantage et d'effectuer le travail mental qu'il faut pour que cela ne se reproduise plus. » Quant à Iris Thiébaux (-65 kg), elle est passée tout près du podium mais aussi à côté de sa petite

finale contre la Polonaise Natalia Kubaty « qu'elle ne doit jamais perdre, dicit Patrice Mourier. En effet, elle n'a commencé à véritablement combattre qu'à deux minutes de la fin, alors qu'elle était déjà largement menée au score. Iris n'y a pas cru et n'a donc pas mis en place sa lutte alors qu'elle est vraiment forte sur ses contrôles debout. C'est d'autant plus incompréhensible qu'elle était sur une bonne dynamique, suite à sa médaille remportée aux championnats d'Europe U23. De plus, elle évoluait dans une catégorie non olympique avec pour objectif de bien préparer les prochains Mondiaux U23. Il n'y avait donc pas lieu de se stresser. Comme beaucoup d'autres lutteuses, elle n'a pas lâché les chevaux alors qu'elle n'avait rien à perdre et tout à gagner. Il aurait juste fallu qu'elle fasse ce qu'elle sait faire, sachant qu'elle

est travailleuse et extrêmement sérieuse. C'est d'autant plus dommage qu'elle avait largement le niveau pour monter sur le podium. » En décrochant une très prometteuse troisième place, Kendra Dacher (-76 kg) a quelque peu sauvé la Patrie. « Nous sommes très contents de ce résultat, affirme l'entraîneur national. En dépit de sa défaite, en quart de finale, devant la très solide Roumaine Alexandra Anghel, en partie en raison d'un relâchement en fin de première mi-temps, son parcours est satisfaisant d'autant que Kendra a fait le pari de passer des -68 kg aux -76 kg, qui est une catégorie olympique, alors qu'elle ne pèse que 72 kg. Je pense que c'est un bon choix, d'abord parce qu'il lui évite des descentes de poids importantes qui l'auraient fragilisée physiquement et auraient augmenté le risque de blessure.

À présent, l'objectif est qu'elle prenne deux kilos de muscle et de la force, tout en conservant ses qualités premières que sont la vitesse et l'explosivité. Sachant que ses adversaires sont certes lourdes mais aussi lentes et peinent en terme de cardio, en fin de combat. C'est pourquoi sur le plan technico-tactique, elle ne doit pas attaquer de face dans les jambes mais en rotation. Dans ces conditions, je suis donc convaincu que ça va le faire pour Kendra. » Au final, le collectif féminin est reparti sur des bases constructives car positives. « Je suis très content de la dynamique de l'équipe, confesse Patrice Mourier. Non seulement il y a une bonne ambiance car les filles ont toujours le sourire mais, surtout, elles bossent énormément et s'impliquent pleinement en étant à l'écoute de ce qu'on leur demande. Ce qui est de bon augure. » ■

Les résultats

Lutte gréco-romaine

Qualifications :

-60 kg : Denis Mihai (Rou)
bat Ilian Ainaoui (Fra)
aux points (5-0).
-77 kg : Trigan Galustyan (Fra)
bat Giovanni Alession (Ita)
aux points (6-1).
Repêchages :
-67 kg : Yanis Guendez (Fra)
bat Haavard Joergensen (Nor)
aux points (6-3).
-67 kg : Slavik Galstyan (Arm)
bat Yanis Guendez (Fra)
aux points (5-2).

Huitièmes de finale :

-67 kg : Murat Firat (Tur)
bat Yanis Guendez (Fra)
aux points (4-1).
-77 kg : Aleksa Ilic (Ser)
bat Trigan Galustyan (Fra)
aux points (6-5).

Quart de finale :

-72 kg : Ibrahim Ghanem (Fra)
bat Aliaksandr Liavonchyk (BLR)
aux points (4-1).

Demi-finale :

-72 kg : Ibrahim Ghanem (Fra)
bat Gaspar Terteryan (Arm)
aux points (6-1).

Finale :

-72 kg : Ibrahim Ghanem (Fra)

bat Iuri Lomadze (Géo)
aux points (4-0).

Lutte libre

Qualifications :

-65 kg : Vazgen Tevanyan (Arm)
bat Khamzat Arsamerzouev (Fra)
aux points (5-2).
-74 kg : Ihor Nykyforuk (Ukr)
bat Seyfulla Itaev (Fra) par forfait.
-79 kg : Zelelimkhan Khadjiev (Fra)
bat Okan Tahtaci (Tur)
aux points (10-8).

Huitièmes de finale :

-86 kg : Vladimeri Gamkrelidze (Géo)
bat Rakhim Magamadov (Fra)
aux points (9-1).

Quarts de finale :

-79 kg : Zelelimkhan Khadjiev (Fra)
bat Mohammad Mottaghinia (Esp)
aux points (9-5).

Demi-finale :

-79 kg : Akhmed Usmanov (Rus)
bat Zelelimkhan Khadjiev (Fra)
aux points (3-0).

Finale pour la troisième place :

-79 kg : Zelelimkhan Khadjiev (Fra)
bat Hrayr Alikhanyan (Arm)
par grande supériorité (11-1).

Lutte féminine

Qualifications :

-53 kg : Annika Wendle (All)
bat Emma Luttenauer (Fra)

aux points (4-3).

-62 kg : Grace Bullen (Nor)
bat Ameline Douarre (Fra)
par grande supériorité (10-0).

-65 kg : Iris Thiébaux (Fra)
bat Noni Bodisteanu (MLD)
aux points (5-2).

-76 kg : Kendra Dacher (Fra)
bat Jennifer Roesler (All)
aux points (7-2).

Repêchages :

-62 kg : Bilyana Dudova (Bul)
bat Ameline Douarre (Fra)
aux points (4-0).

Quarts de finale :

-65 kg : Iryna Koliadenko (Ukr)
bat Iris Thiébaux (Fra)

par grande supériorité (10-0).

-76 kg : Alexandra Anghel (Rou)
bat Kendra Dacher (Fra)
par tombé (11-1).

Finales pour la troisième place :

-65 kg : Natalia Kubaty (Pol)
bat Iris Thiébaux (Fra)
aux points (11-6).
-76 kg : Kendra Dacher (Fra)
bat Enrica Rinaldi (Ita)
aux points (9-8).

Ibrahim Ghanem :

« Désormais, à chaque compétition, je vise l'or »

Le Français a été impérial, en Albanie, pour s'adjuger son deuxième titre européen de rang en -72 kg. Chapeau !



« Aucun adversaire n'a vraiment marqué contre moi. »

Vous voilà double champion d'Europe et premier Français à remporter le titre continental deux années de suite...

Exactement. Cela fait plaisir. Je

suis vraiment très content. C'est, bien sûr, une fierté. Il faut aussi savoir que j'ai disputé ma sixième finale consécutive d'un grand championnat. Je ne ressens donc



plus trop le stress. Désormais, à chaque compétition, je vise l'or. C'est pour cela que j'ai abordé cet Euro en étant serein d'autant que j'avais effectué une très bonne préparation à bloc pendant quatre mois. On avait travaillé tous les domaines, le physique, la technique et la tactique. Et puis, tout au long du tournoi, nos routines ont très bien fonctionné avec les coaches. Avant chaque match, nous nous parlions et nous mettions en place une tactique. Et, après le combat, on débriefait et l'on pointait les points à améliorer. Bref, tout s'est déroulé parfaitement.

Avez-vous le sentiment d'avoir progressé depuis l'an dernier ?

Oui. D'ailleurs, cela s'est vu lors

de ces championnats au cours desquels je n'ai encaissé que deux points, un pour passivité et un suite à un challenge. Ce qui signifie qu'aucun adversaire n'a vraiment marqué contre moi. Je me suis notamment amélioré debout, tant offensivement que défensivement, mais également en terme de cardio, si bien que j'ai plus de physique que la plupart de mes adversaires. Et puis, au cours de cet Euro, j'ai été performant au sol, là encore, aussi bien en attaque qu'en défense.

“
Trouver la meilleure solution pour savoir à quel poids je m'alignerai aux TQO

Quels sont les points d'amélioration ?

Essentiellement, le sol, que ce soit en attaque ou en défense, et le physique pour gagner encore en cardio. En effet, c'est l'une de mes forces et cela me permet d'user mes rivaux.

Seul bémol, le fait que vous avez évolué en -72 kg qui n'est pas une catégorie olympique...

Oui. C'est pour cela que nous nous sommes réunis avec le staff pour savoir si je descendais

en -67 kg ou si je montais en -77 kg, lesquelles sont des catégories olympiques. Nous avons pesé le pour et le contre et opté pour les -77 kg. Il fallait trouver la meilleure solution pour savoir à quel poids je m'alignerai aux Tournois de qualification olympique (TQO). Il y avait plein de paramètres à prendre en compte, notamment les résultats des examens physiologiques que j'ai effectués, l'avis des médecins, du nutritionniste et des coaches. Je pense que je pouvais viser un podium olympique en -67 kg comme en -77 kg. Si je suis bien entouré et que je sens que tout le monde pousse derrière moi, je suis sûr et certain que je peux remporter une médaille. Je ne craignais aucune des deux options. Le tout était de privilégier la plus pertinente. Il faudra vraiment travailler en équipe et en coordination avec les médecins, le préparateur physique etc. J'aurai besoin que la Fédération soit derrière moi et m'aide.

“
J'ai besoin de sécuriser ma situation

Vous aviez tenté de vous qualifier en -77 kg pour les Jeux olympiques de Paris et vous n'y étiez pas parvenu. Quels enseignements en tirez-vous ?

Que quand on monte de catégorie comme ça, cela ne

peut fonctionner que si l'on est épaulé par tout un staff. Ce n'est pas quelque chose que l'on fait tout seul dans son coin. A l'époque, il m'avait essentiellement manqué du physique, notamment de la force et de la puissance. En revanche, techniquement, cela allait. Je n'avais pas éprouvé de difficulté particulière

Avez-vous un emploi parallèlement à la lutte ?

Non, toujours pas. J'ai simplement un contrat avec l'Insep qui court jusqu'en 2028. Après, je ne sais pas ce qu'il se passera. C'est pour ça que j'ai besoin de sécuriser ma situation, notamment dans l'optique de ma reconversion. J'aimerais, par exemple, signer un convention, en tant qu'athlète de haut niveau, avec une grande entreprise. J'ai beau être numéro un français en gréco-romaine, je n'ai aucun sponsor ni partenariat. Je suis en train de passer mon BPJEPS pour pouvoir devenir entraîneur. Je ne veux pas me retrouver sans rien le jour où j'arrêterai. C'est quelque chose auquel je pense souvent et qui me fait cogiter, si bien que je n'ai pas forcément l'esprit libre.

■ **Alexandre Terrini**

Zelimkhan Khadjiev : « Franchement, je suis content de ma carrière »

Convaincant médaillé de bronze en -79 kg, le sociétaire de Bagnolet Lutte a décidé de tirer sa révérence et de s'orienter vers le MMA. Forcément, l'heure du bilan a sonné.



« Je ne me projetais pas sur les JO de Los Angeles en me disant que j'étais médaillable. »

Que vous aspire cette troisième place alors que vous étiez tête série numéro un de la catégorie ?

Franchement, j'étais parti pour aller chercher l'or et être champion d'Europe. Je suis tombé en demi-finale contre le Russe Akhmed Usmanov qui m'avait déjà battu, l'année dernière, à l'Euro. Il m'a dominé mais, cette fois, beaucoup

plus difficilement. En effet, j'ai perdu 3-0 suite à deux pénalités et à un point de sortie alors que l'an passé, il avait gagné plus largement. C'est la preuve que j'ai progressé. Toujours est-il que c'est un adversaire très solide, c'est un bloc. Je ne suis pas arrivé à lui prendre les jambes mais lui non plus n'est pas parvenu à faire grand-chose. En

ce qui me concerne, il me m'a pas quasiment rien manqué, seulement d'être en pleine forme physiquement. En effet, le matin j'avais vomi suite à des problèmes digestifs.

Il y a donc des points positifs dans ce que vous avez produit sur le tapis...

Oui, dans l'ensemble, je suis satisfait de mon parcours tout au long du tournoi parce que j'ai montré de la détermination et je me suis battu jusqu'au bout, à chaque combat. Cela m'a fait plaisir car, au fond de moi, je voulais vraiment gagner même si c'était dur.

Cette médaille bronze a une saveur toute particulière...

Elle me fait plaisir car c'était le dernier grand championnat international que je disputais en lutte. J'ai, en effet, décidé d'arrêter car j'ai d'autres objectifs, en l'occurrence, me consacrer au MMA en étant professionnel.

Il ne me reste pas beaucoup d'années au cours desquelles je serai capable de performer au plus haut niveau. J'ai envie de voir autre chose et de les consacrer à un sport qui me rapportera un peu plus car je pense qu'il y aura davantage de portes qui s'ouvriront à moi. Je ne me projetais pas sur les JO de Los Angeles en me disant que j'étais médaillable. Je gardais seulement toute mon énergie pour le tournoi suivant. À présent, je dois avancer dans ma vie. J'ai des choses à réaliser et je ne veux pas avoir de regrets dans dix ans. Les entraîneurs nationaux ont compris mon choix. Ils veulent mon bien et n'ont pas été égoïstes dans leurs réactions. Tout le monde me soutient.

“

Si j'avais continué, mon style n'aurait pas changé

Le fait que les -79 kg ne soient pas une catégorie olympique et qu'il vous aurait fallu descendre en -74 kg pour faire les Jeux a-t-il pesé dans votre décision ?

Oui, cela a compté. Disons qu'il aurait été trop compliqué de descendre en -74 kg et de m'y maintenir pendant deux ans.

Pensez-vous être arrivé à votre prime en lutte, notamment sur le plan technique ?

En lutte, on progresse toujours

(sourire). Disons que si j'avais continué, mon style n'aurait pas changé. En revanche, j'aurais encore progressé. D'ailleurs, c'est ce que je n'ai cessé de faire depuis mon retour en compétition. Le problème, en France, c'est le manque de partenaires de haut niveau à l'entraînement.

Question classique à ce stade : quel regard portez-vous sur votre carrière ?

Franchement, je suis content de ma carrière. Certes, il y a eu des hauts et des bas, notamment ce contrôle antidopage positif, en 2019, alors que je n'ai jamais voulu tricher. Cela a tout cassé d'autant que c'est arrivé au moment où je figurais parmi les meilleurs mondiaux. J'étais jeune, j'avais vingt-quatre ans et tout était facile pour moi. Parfois, j'y pense mais je m'évite. Cela a, en partie, détruit ma carrière même si j'ai réussi à rebondir. Je l'ai pris comme si c'était une épreuve à vivre dans une vie. C'est comme ça... En ce qui me concerne, j'ai tout donné. Et puis, j'ai réussi à rivaliser avec les meilleurs mondiaux et j'en suis fier, de même que d'être le seul Français à avoir été quatre fois médaillé aux championnats d'Europe.

“

Je suis fier du petit que j'étais

Quel est votre meilleur souvenir ?

Il y en a plein. Peut-être le fait d'avoir disputé les JO de Rio, en 2016.

Vous êtes né au Daghestan et vous avez fui la Tchétchénie pour arriver en France, à Nice, à l'âge de dix ans, avec vos parents. On suppose que vous mesurez tout le chemin parcouru...

Je suis très content de m'être accroché. Il y a eu des moments durs et des étapes à franchir. Le petit que j'étais n'a rien lâché à chaque entraînement. Cela a payé et je suis fier de lui (sourire). Encore aujourd'hui, quand je marche dehors, je me revois dans mon village en train d'aller à la salle de lutte quand j'étais tout jeune. Je me dis : « Tu es né là-bas et tu as réussi ici. » La vie est surprenante et improbable.

Que vous a apporté la lutte ?

Elle m'a tout donné, en particulier depuis que je suis arrivé en France et même avant, quand j'ai débuté en Tchétchénie. Elle m'a apporté une certaine discipline et m'a appris le respect à avoir vis-à-vis des aînés. La lutte m'a mis sur les rails, si je puis dire. Elle m'a également fait voyager. D'ailleurs, j'ai l'intention de devenir entraîneur de lutte et de MMA puisque que j'ai mon BPJEPS. Enfin, je tiens à remercier la Fédération de m'avoir soutenu durant toutes ces années et donné l'opportunité de pratiquer mon sport de prédilection au plus haut niveau.

■ Alexandre Terrini

Kendra Dacher :

« C'est un nouveau départ »

La Française s'est parfaitement relancée en montant sur la troisième marche du podium continental, en -76 kg. De quoi légitimer ses ambitions olympiques.



« Cela se passe bien avec le nouveau staff et c'est tout ce que je souhaite. »

On suppose que cette médaille est un énorme soulagement doublé d'un immense bonheur...

Ah oui, complètement. C'est un nouveau départ à l'aube d'une nouvelle olympiade. C'est une satisfaction parce que j'ai changé de catégorie. Je suis montée en -76 kg. Je dirais même que c'est encourageant pour la suite parce que cela veut dire que le travail qui est mis en place fonctionne et est prometteur.

Votre précédent podium européen remontait à il y quatre ans...

Oui, c'était en 2022. Il faut savoir qu'entre temps, je me suis fait opérer de l'épaule gauche et que cela a été compliqué de revenir après l'intervention chirurgicale. D'ailleurs, j'ai toujours des problèmes aux épaules mais ce n'est pas grave. Je fais avec, j'ai l'habitude. Lutter avec ces soucis-là n'est pas quelque chose qui me préoccupe particulièrement. Je fais abstraction de tout ça.

J'adore tellement la compétition que si je pouvais en faire toute l'année, je le ferais.

La petite finale contre l'Italienne Enrica Rinaldi a été un ascenseur émotionnel puisque vous avez mené 8-0 avant de l'emporter 9-8...

Oui car j'étais tellement stressée que je voulais finir le match alors que je menais largement au score et qu'il y avait juste à être patiente.

“ J'ai de nouveau pris du plaisir en compétition ”

Qu'est-ce qui vous a plu dans ce que vous avez produit sur le tapis durant ce tournoi ?

Ce n'est pas tant l'aspect technique que d'avoir de

nouveau pris du plaisir en compétition. Cela redonne confiance et c'est ce qui m'a permis de faire ce que je sais faire et que je ne faisais plus depuis un moment, justement parce que je ne prenais plus de plaisir en compétition.

Pourquoi n'en preniez-vous plus ?

Je suis passée à autre chose... Disons qu'il y a un nouveau staff avec lequel cela se passe bien et c'est tout ce que je souhaite, au moins jusqu'en 2028. Il y a davantage d'individualisation et de suivi. Et puis il y a un dialogue et une relation de confiance qui s'est installée. Cela joue beaucoup. Rien que le fait de pouvoir échanger et que les entraîneurs aient confiance en nous permet d'avancer dans la bonne direction et de mettre en place tout ce qu'il faut.

Vous avez donc fait le choix de vous fixer en -76 kg...

Oui. Auparavant, j'étais en -72 kg parce que je n'étais pas la numéro une en -68 kg. J'ai donc disputé la majorité de mes compétitions en -72 kg qui n'est pas une catégorie olympique. Je ne suis pas descendue en -68 kg car j'ai pris du poids et je n'avais pas envie de faire de régime. Et ce d'autant que je n'ai pas beaucoup de masse grasse et que je n'aurais perdu quasiment que du muscle. Et si c'est pour arriver comme un légume en compétition, cela ne sert à rien. Je suis légère pour la catégorie parce que je pèse 72 kilos.

Qu'est-ce que cela induit en

“ Une qualification aux JO de 2028 est possible ”

terme de préparation ?

Nous avons mis en place un travail physique avec le préparateur pour que j'ai un maximum de force et de puissance sans perdre mes qualités qui sont l'explosivité et la rapidité. Je suis dans une catégorie dont la limite est supérieure à mon poids de corps. Mes adversaires sont plus lourdes que moi et il faut que je m'adapte. Mais si je fais ce que je sais faire, il n'y a pas de raison que cela ne passe pas. Comme je viens de monter, il y a forcément encore un temps d'adaptation. Donc, face à certaines lutteuses, ça passe et moins face à d'autres plus physiques. C'est ce qu'il s'est passé en demi-finale de cet Euro devant la Roumaine Alexandra Anghel qui m'a battue. Ce n'est pas grave. De toutes les façons, je ne vais pas prendre de la force comme ça, en deux mois. L'échéance la plus importante est en fin d'année, ce sont les championnats du monde. Il est sûr que j'aimerais bien en revenir avec une médaille. C'est un objectif et c'est envisageable. Cette compétition n'arrive pas trop tôt pour moi. On va faire en sorte d'être au top physiquement à ce moment-là. Je pense

prendre peut-être un ou deux kilos mais pas plus. Cela ne sert à rien de monter à 76 kilos parce qu'après, je vais perdre mes qualités.

Techniquement, qu'allez-vous modifier dans votre lutte ?

De base, ma spécialité, c'est la double attaque de jambes. Mais, étant donné que je suis montée en -76 kilos, c'est un peu compliqué de l'exécuter parce que les filles en face sont plus lourdes. Je ne vais pas non plus venir au contact sur le haut du corps. Cela tombe bien car c'est quelque chose que je ne faisais déjà pas. Je vais plutôt privilégier les attaques en rotation au niveau des chevilles et les attaques latérales. C'est mieux car dans les grosses catégories, plus on est mobile, plus les filles, en face, ont du mal.

Une qualification aux JO de 2028 est-elle envisageable au regard de cette nouvelle donne technico-tactique ?

En tout cas, c'est tout ce que je me souhaite. C'est possible tout comme cela peut être compliqué.

Où en êtes-vous dans votre double cursus ?

Je m'entraîne toujours à l'Insep. Par ailleurs, j'ai terminé mes études de commerce. Pour le reste, j'ai un contrat d'image avec l'Armée des Champions. C'est la configuration qui va prévaloir jusqu'aux Jeux de Los Angeles.

■ **Alexandre Terrini**

Euro U23 : le Vieux Continent comme première étape



Les championnats d'Europe U23, qui se sont déroulés, du 9 au 15 mars, à Zrenjanin, en Serbie, ont vu les Tricolores montrer de belles choses. L'occasion, aussi, d'identifier les points d'amélioration et les axes de travail.

« Vladimeri Karchaïdze a pleinement confirmé tout ce qu'il avait laissé entrevoir »

En **lutte gréco-romaine**, les championnats d'Europe U23 présentent la particularité de voir concourir des athlètes très précoces qui ont déjà été médaillés en seniors. En effet, sur le Vieux continent, le niveau est, dans ce style, très relevé, notamment parce que dans de nombreux pays, en particulier ceux de l'ancien bloc de l'Est,



« Vladimeri Karchaïdze est sans doute le plus complet techniquement au sein de l'équipe. »

les meilleurs s'y sont initiés très tôt. Dans l'Hexagone, le vivier n'est pas très conséquent, sachant que les jeunes ont tendance à débiter la gréco

plus tardivement qu'ailleurs. Résultat : l'escouade tricolore ne comportait que trois athlètes que le staff estimait en capacité de bien figurer lors de ce type

de rendez-vous. « C'est vrai que cela ne fait pas beaucoup dans l'optique d'assurer la relève mais, en France, il y a un manque de densité, reconnaît l'entraîneur national, Yvon Riemer. Pour l'instant, il n'est pas envisageable d'aligner une équipe complète. À ceux qui ne sont pas loin de prouver qu'ils ont les qualités requises pour être sélectionnés. Pour autant, avec deux médailles, remportées, de surcroît, dans des catégories olympiques, le bilan est plus que bon. Les U23 étant la dernière étape avant le passage chez les grands, cela est forcément très intéressant pour la suite. »

Sacré vice-champion d'Europe et malgré une erreur d'inattention face au Russe Imam Aliev, qui lui coûte la victoire finale, Vladimeri Karchaïdze (-87 kg) a pleinement confirmé tout ce qu'il avait déjà laissé entrevoir, sur la scène internationale, lors des précédentes saisons. « Il est extrêmement régulier en terme de résultats et a de bonnes sensations sur le tapis, apprécie l'entraîneur national. De plus, il est vraiment explosif pour sa catégorie de poids. C'est sans doute celui qui est le plus complet techniquement au sein de l'équipe. En revanche, comme il sait qu'il a des coups de lutte dévastateurs, il a le tort de vouloir terminer trop rapidement les matchs. Si bien que quand ces derniers durent, il a tendance à se précipiter au risque de se faire contrer. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est passé.



« Ilian Ainaoui évolue bien et progresse régulièrement. »

Et puis, il serait pertinent qu'il optimise davantage sa condition physique, ce qui lui permettrait de franchir un cap et d'être encore plus fort. » Ilian Ainaoui (-60 kg), lui, s'est paré d'une belle médaille de bronze - sa première dans un grand championnat international - après une dernière année junior tronquée par les blessures. « C'est quelqu'un qui a beaucoup travaillé, qui évolue bien et qui progresse régulièrement, note Yvon Riemer. Il est assidu, volontaire et s'entraîne très sérieusement. Auparavant, il était en -63 kg et il a fait le choix de descendre en -60 kg, qui est une catégorie olympique, ce qui lui correspond mieux en terme de gabarit. Toutefois, il lui manque encore de l'expérience au niveau international ainsi que dans la gestion des matchs lorsqu'il s'agit de tenir le score sans prendre de risque. Il faut

également qu'il se renforce physiquement pour gagner en puissance et en force et, ainsi, rivaliser avec l'élite, sachant qu'il a un très bon cardio. Debout, il doit améliorer certains positionnements, notamment sur les arrachés, et avoir un contrôle plus fort d'autant, que de manière générale, il sent bien la lutte et a une ceinture de côté en pont très efficace à gauche comme à droite. » Enfin, bien que non classé, le parcours de Lucas Lo Grasso (-63 kg) « n'est pas une déception car il est monté de catégorie lors de ce tournoi, précise Yvon Riemer. En effet, il évolue habituellement en moins de -60 kg, où il est concurrence avec Ilian Ainaoui, mais nous avons voulu qu'il reste mobilisé. En outre, il s'est incliné, à chaque fois, devant meilleur que lui. C'était donc très compliqué. Néanmoins, il a globalement fait une bonne compétition alors que c'est sa première année en U23. Son comportement a été très intéressant et même s'il a perdu ses deux combats, il a marqué des points et n'a vraiment pas été ridicule. Sur le tapis, il est un peu trop raide. Ce serait une bonne chose qu'il gagne en fluidité dans sa lutte afin d'acquérir des automatismes sans oublier d'améliorer sa défense sol. Lui aussi possède une très bonne ceinture de côté en pont et un potentiel qui lui permet d'envisager l'avenir sereinement. » Et c'est bien là l'essentiel.

« Seyfulla Itaev n'a laissé aucune chance à ses adversaires »

En **lutte libre** comme dans les autres spécialités, il s'est agi de resserrer les rangs en n'alignant qu'un trio d'athlètes. « Concernant les U23, nous avons une double vision qui mêle formation et performance, détaille l'entraîneur national, Luca Lampis. Nous nous sommes efforcés de trouver un compromis entre les deux, sachant qu'un Euro U23 est un excellent moyen d'appréhender la transition entre les juniors et seniors. Cette édition a été un bon cru avec un niveau d'ensemble assez relevé puisqu'un certain nombre de participants avaient été médaillés dans les grands championnats, en juniors. »

Médaillé d'or avec la manière,



« Seyfulla Itaev est très fort debout et à la garde. »

Seyfulla Itaev (-74 kg) « a été bon tout au long de la compétition, sourit Luca Lampis. Il était persuadé qu'il serait champion d'Europe. Il a fait ce qu'il fallait pour que les combats se déroulent à son avantage et comme il le souhaitait, notamment en se montrant entreprenant et en menant les débats. Un scénario qui a évidemment conforté sa

confiance. Il n'a laissé aucune chance à ses adversaires successifs et c'est tout à son honneur. C'est quelqu'un qui est très fort debout et à la garde. Au sol, il est bon défensivement mais il doit être encore meilleur offensivement. C'est là-dessus qu'il doit mettre l'accent à l'avenir. »

U23 première année, Rassul Galbouraev (-57 kg) n'a, à l'inverse, « pas suffisamment cru en lui, en quart de finale, contre l'Azéri Vasif Baghirov, et n'est pas toujours allé au bout de ses actions », regrette Luca Lampis. A la clef, une défaite concédée de peu. En revanche, il a été dominé par plus fort que lui lors de la petite finale face au Géorgien Nicoloz Botchoishvili. « Il lui a manqué de la confiance mais, dans l'ensemble, son parcours est honorable et il n'a vraiment pas fait mauvaise figure, assure l'entraîneur national. Rassul est, dans le bon sens du terme, un



« Rassul Galbouraev n'a pas suffisamment cru en lui. »

bagarreur qui sent vraiment bien la lutte. En revanche, il faut qu'il soit nettement plus productif, notamment en attaque, car il a tendance à marquer l'essentiel de ses points en défense, ce qui n'est pas suffisant. Il doit donc prendre davantage l'initiative mais aussi optimiser sa condition physique pour être capable d'imposer des accélérations et des changements de rythme en fin de match. »

Enfin, Rakhim Magamadov (-86 kg) « a fait une boulette en quart de finale, devant le Russe Bozigit Islamgereev. Alors qu'il le dominait aisément, il s'est quelque peu relâché psychologiquement en pensant qu'il n'y avait pas de danger, si bien que son adversaire a pu remonter progressivement au score, raconte Luca Lampis. Sur une action, Rakhim a eu le tort de le suivre et a encaissé quatre points d'un coup. Cela lui servira de leçon même s'il s'est ensuite parfaitement remobilisé pour décrocher le bronze. Techniquement, il est très bon, aussi bien au sol que debout, et physiquement, il est très fort et explosif. Il sent bien la lutte. Pour autant, il est fondamental qu'il soit agressif et combatif durant les six minutes du match. Comme il a tout gagné chez les jeunes, il a du mal à comprendre qu'en seniors, certaines techniques ne fonctionnent pas du premier coup. Et lorsque cela ne marche pas, il a tendance à s'énerver et à douter, voire, un peu, à lâcher le morceau. C'est dommage et cela le prive de



« Rakhim Magamadov a du mal à comprendre qu'en seniors, certaines techniques ne fonctionnent pas. »

résultats qu'il a amplement les moyens d'obtenir. »

Il n'en demeure pas moins qu'avec deux podiums et une cinquième place pour trois lutteurs en lice, le bilan est plus que bon même s'il aurait pu être encore meilleur, ce qui laisse l'entraîneur national un peu sur sa faim.

« Iris Thiébaut a été un peu trop stressée »

En **lutte féminine**, toutes les nations majeures étaient présentes lors de ce rendez-vous qui, traditionnellement,



« Iris Thiébaut avait largement la place pour aller en finale. »



« Romaïssa El Kharroubi eu du mal à gérer ses émotions. »

agrége différents profils, que ce soient des filles fraîchement issues des rangs juniors ou d'autres qui sont à la veille de passer seniors et qui, en l'occurrence, visent une

participation aux JO de 2028 ou de 2032. Le staff, lui, avait fait le choix de n'emmener que deux lutteuses au regard de leurs performances lors des précédents tournois

internationaux, l'idée étant de ne sélectionner que celles qui étaient susceptibles de performer. « Nous avons revu nos critères d'exigence à la hausse, confirme l'entraîneur national, Patrice Mourier. En effet, ce n'est pas parce que l'on emmène plus de monde qu'il y a davantage de résultats. Il est essentiel de faire comprendre qu'un championnat d'Europe est une échéance importante que l'on ne peut pas banaliser. Ce n'est pas une compétition à laquelle on s'aligne simplement pour prendre de l'expérience. De même, le fait d'être championne de France ne confère pas un droit automatique à y participer. » Dont acte. Pour sa première année en U23, Romaïssa El Kharroubi

(-57 kg) a terminé cinquième. « Malgré une blessure à la cheville contractée en début de saison, nous avons fait le choix de la convoquer en raison de son niveau et de la qualité de ses entraînements, justifie Patrice Mourier. Elle a eu du mal à gérer ses émotions, ce qui l'a bloquée, notamment lors de la petite finale contre la Norvégienne Felicitas Domajeva à l'issue de laquelle elle s'est inclinée alors que la Scandinave n'était pas plus forte qu'elle. Si Romaïssa avait été plus costaud dans sa tête, elle aurait pu monter sur la boîte. Néanmoins, elle ne s'est pas mal débrouillée. Son parcours est plus qu'honorable. » Au demeurant, il y a moyen de faire mieux les prochaines fois, est persuadé l'entraîneur national :

« Romaïssa est encore un peu légère dans la catégorie. Elle a donc entamé un travail important de musculation mais aussi de préparation mentale afin qu'elle parvienne à mieux appréhender l'enjeu. Dans la mesure où elle est très grande, on met l'accent sur des techniques qui lui permettent de surprendre ses adversaires. Elle doit également améliorer sa défense au sol, un secteur où elle manque parfois de concentration. » Troisième en -62 kg, Iris Thiébaut est néanmoins passée à côté de sa demi-finale, regrette Patrice Mourier. « Il y a de la déception car elle dominait largement l'Azérie Ruzanna Mammadova mais elle a mal géré les trente dernières secondes du combat.

C'est l'apprentissage du haut niveau... Elle aussi a été un peu trop stressée, notamment en début match, ce qui l'a parfois conduite à être menée d'entrée. Ce sont des situations dans lesquelles Iris ne doit plus se retrouver face à des filles qu'elle est censée dominer largement. Son point fort est le contrôle bras dessous. Pourtant, elle manque de confiance et ne mise pas suffisamment dessus. Même s'il y avait largement la place pour aller en finale, cette médaille de bronze reste une performance satisfaisante. »

■ Alexandre Terrini

Les résultats

Lutte gréco-romaine

Qualifications :

-60 kg : Suren Aghajanyan (Arm) bat Ilian Ainaoui (Fra) par grande supériorité (9-0).

-63 kg : Vitalie Eriomenko (MDA) bat Lucas Lo Grasso (Fra) par grande supériorité (9-0).

Repêchages :

-60 kg : Ilian Ainaoui (Fra) bat Olivier Skrzypczak (Pol) aux points (7-4).

-63 kg : Ilkin Gurbanov (Aze) bat Lucas Lo Grasso (Fra) aux points (4-2).

Huitième de finale :

-87 kg : Vladimeri Karchaïdze (Fra) bat Andrey Atanasov (Bul) par grande supériorité (9-0).

Quart de finale :

-87 kg : Vladimeri Karchaïdze (Fra) bat Patrik Gordan (Rou) par grande supériorité (12-0).

Demi-finale :

-87 kg : Vladimeri Karchaïdze (Fra) bat Yassine Ben Labed (Rou) par grande supériorité (11-1).

Finale pour la troisième place :

-60 kg : Ilian Ainaoui (Fra) bat Brian Kurt Santiago (Dan) aux points (1-1).

Finale :

-87 kg : Islam Aliev (Rus) bat Vladimeri Karchaïdze (Fra) par tombé (4-2).

Lutte libre

Qualifications :

-57 kg : Rassoul Galbouraev (Fra) bat Karamjeet Holstein (All) par grande supériorité (10-0).

-74 kg : Seyfulla Itaev (Fra) bat Florian Bissig (Sui) par grande supériorité (11-0).

Repêchage :

-86 kg : Rakhim Magomadov (Fra) bat Radomir Stoyanov (Bul) par grande supériorité (11-0).

Quarts de finale :

-57 kg : Vasif Baghirov (Aze) bat Rassoul Galbouraev (Fra) par tombé (4-1).

-74 kg : Seyfulla Itaev (Fra) bat Saba Kobakhidze (Géo) par grande supériorité (10-0).

-86 kg : Rakhim Magomadov (Fra) bat Bozigit Islamgereev (Rus) aux points (10-8).

Demi-finale :

-74 kg : Seyfulla Itaev (Fra) bat Aghanazar Novruzov (Aze) aux points (7-2).

Finales pour la troisième place :

-57 kg : Nicoloz Botchorishvili (Géo) bat Rassoul Galbouraev

(Fra) aux points (6-1).

-86 kg : Rakhim Magomadov (Fra) bat Vasif Khudiyev (Aze) par grande supériorité (10-0).

Finale :

-74 kg : Seyfulla Itaev (Fra) bat Manuel Wagin (All) aux points (10-5).

Lutte féminine

Qualifications :

-57 kg : Romaïssa El Kharroubi (Fra) bat Jana Petrovic (Ser) aux points (5-0).

-62 kg : Iris Thiébaut (Fra) bat Gabriela Rudoï (MDA) par grande supériorité (11-0).

Quarts de finale :

-57 kg : Aryna Dzemchanka (BLV) bat Romaïssa El Kharroubi (Fra) par tombé (4-0).

-62 kg : Iris Thiébaut (Fra) bat Uladzislava Kudzin (BL) par tombé (8-8).

Demi-finale :

-62 kg : Ruzanna Mammadova (Aze) bat Iris Thiébaut (Fra) aux points (3-3).

Finales pour la troisième place :

-57 kg : Felicitas Domajeva (Nor) bat Romaïssa El Kharroubi (Fra) aux points (5-0).

-62 kg : Iris Thiébaut (Fra) bat Guslum Bingol (Tur) aux points (4-0).

Euro U23 : un quinté plus

Cinq Tricolores sont repartis des championnats d'Europe U23 en Serbie avec une médaille autour du cou. Pour chacun d'eux, cette performance augure, à titre divers, un avenir riche d'enseignements en ce début d'olympiade.

Serbie



Seyfulla Itaev :
« Je n'étais venu que pour la première place »

Médaillé d'or, en -74 kg, en lutte libre.

« Je suis vraiment content et heureux. C'était un bon test avant d'arriver chez les seniors.

Il était important que je remporte l'or d'autant que j'avais déjà été deux fois médaillé de bronze européen en U20. Il y a donc une continuité dans mes résultats. D'ailleurs, je n'étais

venu que pour la première place et j'étais prêt pour ça au regard de l'intensité de mes entraînements. J'ai progressé à la fois défensivement et dans les phases offensives.

C'est pourquoi, je savais que j'avais le niveau et le potentiel pour ça. Je suis plutôt fort psychologiquement. Je suis passionné par la lutte depuis que je suis petit. Ce qui explique que je m'efforce de bien faire les choses. C'est un sport qui m'apprend beaucoup dans la vie de tous les jours. Et puis, je suis parvenu très jeune à bien sentir mon corps dans l'espace. Franchement, je me suis trouvé en forme tout au long de la compétition. Lors de la pesée,

j'ai vu certains lutteurs que je connaissais déjà et je me suis dit qu'il n'y avait pas meilleur que moi et que j'étais obligé d'être champion d'Europe. En fait, cela m'a mis en confiance. Sur le tapis, j'ai réussi à bien défendre et à contrer même quand on m'attrapait la jambe. Néanmoins, il faut que je la donne moins. Offensivement aussi, je trouve que j'ai été bon. C'est moi qui mettais la pression le premier. Je dois encore travailler les attaques pour

prendre davantage l'initiative, être plus confiant afin de rentrer directement dans la jambe de l'adversaire au lieu d'attendre qu'il commette une faute. En somme, je suis encore un peu trop contre-attaquant même si, entre temps, je ne suis pas inactif et que je fais en sorte de le pousser à faire une erreur. Pour le reste, le but est de rester en -74 kg, qui est une catégorie olympique, et de viser une qualification aux JO de Los Angeles. »



Rakhim Magamadov :
« Mon parcours est insatisfaisant »

Médaillé de bronze, en -86 kg, en lutte libre.

« C'est ma dernière année en U23. À mes yeux, mon parcours, lors de ces championnats d'Europe, est insatisfaisant. Je suis déçu car, normalement, j'aurais dû être facilement sur la plus haute marche du podium mais une petite erreur a tout fait basculer face au Russe Bozigit Islamgereev, en quart de finale. Je menais 8-2 et puis, je ne sais pas ce qu'il m'a pris... Je ne sais pas pourquoi mais j'ai mal géré la situation. Vers la fin du combat, j'ai donné quatre points et c'est comme ça que j'ai perdu. Dans ma tête, je pensais avoir fait les

bons choix tactiques... Cela arrive dans la vie d'un sportif, ça ne s'explique pas. Je ne dirais pas que j'ai fait preuve de suffisance. C'est plutôt un manque de lucidité doublé d'une erreur d'inattention. En tout cas, je prends ça comme une leçon. Je préfère que ça me soit arrivé là qu'aux Jeux olympiques de Los Angeles auxquels j'aspire à participer. En revanche, je suis content d'avoir réussi à reproduire sur le tapis ce que je travaille à l'entraînement, en particulier faire le pressing pour ne pas laisser l'adversaire imposer son rythme ni ses mains afin de l'empêcher de lutter. C'est d'ailleurs un domaine dans lequel j'ai progressé depuis

un an. En dépit de ma défaite, j'ai été dominant à chaque combat. Néanmoins, il me reste des choses à travailler, notamment les prises de décision car il m'arrive encore d'opter pour certaines qui ne sont pas les bonnes. J'ai toujours envie de défoncer tout le monde 10-0 afin de montrer que je suis le plus fort, ce qui n'est pas forcément la bonne option dans la mesure où j'ai tendance à me précipiter. Bien sûr, il ne s'agit pas de changer ma lutte mais de modifier certains détails qui me permettront de faire la différence. A moi de gagner en maturité et d'avoir un tempérament un peu plus calme. »



Ilian Ainaoui :

« Un bon début qui me lance comme il faut pour la suite »

Médaillé de bronze, en -60 kg, en lutte gréco-romaine.

« Je savoure particulièrement cette médaille car c'est ma première année dans un grand championnat international, sachant que c'est aussi ma première année en U23. Surtout, l'année dernière, j'ai vécu une saison galère. En effet, j'ai eu une hernie discale et je n'ai disputé aucune compétition. Je ne me suis pas fait opérer. Je me suis soigné, notamment en effectuant des séances de kinésithérapie. C'était ma dernière année en juniors et, mentalement, cela a vraiment été dur. Si bien qu'ensuite, j'ai mis le paquet.

J'ai abordé cette compétition avec l'ambition de la gagner d'autant

qu'auparavant, j'avais fait un bon Tournoi Deglane. En outre, le stage de préparation s'était bien passé. Je savais donc que j'étais prêt, que j'avais le niveau et que je pouvais faire quelque chose de bien. J'ai perdu, en qualifications, face à l'Arménien Suren Aghajanyan, futur champion d'Europe. Je pense qu'il était prenable mais dans la mesure où cela faisait longtemps que je n'étais pas sorti à l'international, il y avait un peu de crispation et d'appréhension de ma part. Si bien que je n'ai pas pu me lâcher techniquement comme je l'aurais voulu. Ensuite, c'est allé de mieux en mieux même si je n'ai pas forcément réussi à placer toutes mes techniques favorites. C'est normal car il fallait que je

retrouve mes repères. Et puis, physiquement, j'étais très bien. Je suis parvenu à imprimer le rythme que je voulais sans être fatigué à la fin de mes combats. A l'avenir, il faut que je travaille mes attaques au sol et que je fasse en sorte que mon adversaire entre dans mon jeu.

Cette médaille n'est qu'un bon début. Je suis heureux mais je n'éprouve pas pour autant un sentiment de satisfaction. Disons qu'elle me lance comme il faut pour la suite. J'ai l'intention de rester en -60 kg qui est une catégorie olympique. Même si je n'ai que 20 ans, j'ambitionne de participer aux JO Los Angeles. À mes yeux, cette échéance ne vient pas trop tôt. »



Vladimeri Karchaidze :

« J'ai eu le tort de me relâcher »

Médaillé d'argent, en -87 kg, en lutte gréco-romaine.

« C'est ma troisième médaille consécutive aux championnats d'Europe U23 puisque j'avais déjà

remporté le bronze et, l'année dernière, l'argent. Cette fois, l'objectif était, évidemment, de monter sur la plus haute marche du podium. En finale, tout allait bien au début. En effet, je menais

4-0 au bout d'une minute et demi. Je dominais le Russe Iman Aliev, j'étais vraiment au-dessus de lui. Malheureusement, j'ai commis une erreur sur l'une de ses attaques. Il m'a attrapé en rentrant le bras puis

il m'a poussé. Je me suis retrouvé sur le dos et j'ai tout perdu. J'ai eu le tort de me relâcher. Cela m'arrive encore trop souvent, sûrement parce que je suis parfois victime d'un excès de confiance. Peut-être aussi que j'ai un peu sous-estimé mon adversaire. Je suis forcément déçu mais c'est comme ça que l'on apprend... Ce sont des choses que je vais corriger, en particulier la concentration. De même, j'ai encore parfois trop tendance à me

précipiter et à tenter plein de prises pour terminer le match plus vite au lieu de chercher à conserver un score à mon avantage. C'est un élément important car les seniors ne commettent pas beaucoup d'erreurs.

Toujours est-il que depuis un an, j'ai beaucoup progressé, d'abord, physiquement. Désormais, je suis un vrai -87 kg et je n'ai pas de problème pour faire la limite. J'ai pris de la masse musculaire, si

bien que j'ai gagné en puissance et en force mais aussi en cardio. Je ne subis plus mes rivaux en terme d'impact. J'ai même l'impression que c'est plutôt l'inverse. Sur le plan technique, je me suis également amélioré sur certains points, notamment ma capacité à davantage arracher et à utiliser le bras extérieur pour mieux amener mes adversaires au sol, sachant que le sol est mon point fort. »



Iris Thiébaux :

« Cette médaille me donne confiance »

Médaillée d'or, en -62 kg, en lutte féminine.

« C'est ma troisième année en U23 et ma deuxième médaille de bronze dans cette catégorie d'âge. C'est quand même une satisfaction et rassurant. Elle me donne confiance car elle est venue confirmer que je pouvais monter sur la boîte alors que j'étais attendue en U23. Je suis passée pas loin de la finale mais en demi-finale, contre l'Azérie Ruzanna Mammadova, j'ai eu une saute de concentration et j'ai donné un point dans les dix dernières secondes. Le match était serré et je menais 3-2. J'ai poussé mon adversaire qui a réussi à se décaler et à me sortir du tapis. Cela lui a permis d'égaliser et de marquer le dernier

point du match. C'est d'autant plus dommage que d'habitude, je sais plutôt bien gérer les fins de match et que c'est une adversaire prenable. En revanche, je suis contente d'avoir su me remobiliser pour aller chercher le podium. Sur l'ensemble de la compétition, je suis plutôt satisfaite de ce que j'ai produit. J'ai, par exemple, remporté mon premier combat 10-0, ce qui ne m'était jamais arrivé dans un grand championnat. Or, là, j'ai su attaquer comme il le fallait, notamment dans les jambes. C'est un point sur lequel j'ai progressé tout comme en ce qui concerne ma capacité à passer ma ceinture de côté au sol. En outre, j'ai su gagner la petite finale sans prendre trop de risques et en étant en sécurité. Il faut que

j'améliore ma concentration en début de match afin d'encaisser moins de points et de ne pas avoir à recoller au score. Il est aussi nécessaire que je sois plus efficace en défense de jambes et dans mon travail en zone. En effet, je réussis à y amener les filles mais, ensuite, je ne parviens pas à concrétiser en marquant ou en les sortant. Et puis, il me manque encore un peu de maturité physique, c'est-à-dire de puissance et de force. Même si j'ai été sélectionnée en -65 kg pour les championnats d'Europe seniors qui ont suivi, car je suis numéro deux en -62 kg, j'ai l'intention de rester en -62 kg qui est une catégorie olympique. En effet, je vise une participation aux JO de Los Angeles. »

■ **Alexandre Terrini**

Vincent Vidal :

« Continuer à travailler pour densifier les championnats de France »

Le Directeur des équipes de France a été un spectateur attentif de cette échéance qui a eu lieu, à Paris, les 23 et 24 mai. A la clef, un bilan positif qu'il importe désormais de consolider.



Quelle est votre impression globale au sortir de ce rendez-vous national ?

Le niveau général était assez hétérogène selon les styles. Comme chaque année, il y a eu beaucoup plus de participants en lutte libre, laquelle est davantage pratiquée que la gréco. Globalement, on a retrouvé sur le podium celles et ceux qui s'entraînent le plus et en structure. Cela a été encore plus flagrant chez les féminines et en gréco. Il n'y a pas eu de surprise dans le sens où tous les vainqueurs avaient

déjà été détectés et identifiés par la Direction technique nationale (DTN) et étaient donc connus de cette dernière. Dans tous les cas, le fait d'être champion(ne) de France ne signifie pas forcément que l'on est médaillable lors d'un grand championnat international. Nous n'avons, de surcroît, pas la capacité d'être compétitifs dans toutes les catégories, à l'international. Celles qui étaient attractives lors de ces championnats étaient les catégories à concurrence. Pour le reste, nous voulons que les France soient un passage obligé et un rendez-vous incontournable de la saison, d'autant qu'ils font partie du parcours de sélection pour les championnats d'Europe et du monde. Néanmoins, quelques membres de l'équipe de France n'étaient pas présents, soit parce qu'ils étaient blessés, à l'image de Kendra Dacher, soit parce

que le staff avait décidé de les envoyer en stage individuel à l'étranger dans une optique de progression, ce qui était le cas de Khamzat Asamerzouev et de Rakhim Magamadov. A noter que la Fédération avait fait le choix d'instaurer une pesée le matin, à l'image de ce qui se fait à l'international, et non la veille. De même, les conditions pour être repêché étaient plus strictes que les années précédentes avec l'obligation d'avoir atteint le stade des quarts de finale afin d'assurer un horaire de fin convenable.

En quoi les France sont-ils une compétition à part ?

C'est une compétition à part d'abord parce qu'il faut gagner chez soi. En outre, il est impératif de continuer à travailler pour, en quelque sorte, en densifier et en augmenter le niveau. Cette préconisation vaut pour les trois

styles afin que nos athlètes soient encore plus compétitifs à l'international. Dans le même temps, il ne faut pas oublier que les championnats de France s'inscrivent dans une logique de développement de la discipline. S'y qualifier et y participer sont l'objectif de la majorité de ceux qui sont en lice. Nous devons concilier cet aspect avec les exigences du très haut niveau. Il faut parvenir au bon équilibre pour contenter tout le monde et que chacun s'y retrouve.

“

Nous sommes en pleine réflexion pour réformer les filières d'accession au niveau

Soit mais comment faire ?

Chez les hommes, nous avons déjà diminué les quotas de qualifiés attribués à chaque région. A une époque, il existait un championnat honneur, accessible au plus grand nombre, et un championnat excellence davantage axé sur la performance et donc réservé à l'élite, avec seulement huit athlètes par catégorie. Pourquoi ne pas revenir à cette formule ? Cette décision ne peut être prise que lors du vote d'un organe décisionnaire de la Fédération. Il y aurait alors des passerelles entre ces deux



« Nous voulons que les France soient un passage obligé de la saison. »

championnats. On peut tout à fait imaginer que ceux qui sont sur le podium des championnats de France honneur soient qualifiés pour les championnats excellence.

Sur le plan technique, comment analysez cette édition ?

En lutte libre, l'apport des athlètes issus du Caucase s'est traduit par un nivellement par le haut, notamment sur le plan technique. Cela s'est encore vérifié cette année. On a vraiment vu de belles choses avec des confrontations dont l'issue s'est parfois décidée dans les dernières secondes. Toujours est-il que dans les trois spécialités, il y a eu, lors des premiers tours, des matchs assez déséquilibrés entre des combattants aguerris et d'autres qui étaient nettement moins. Cela a été encore plus vrai en gréco où, de surcroît, il y a de moins en moins de combattants qui se spécialisent dans ce style. Même constat chez les féminines avec peu de participantes, si bien que les tableaux n'étaient pas toujours fournis et que dans certaines catégories, il a, parfois, fallu opter pour la formule des poules. Ce qui n'a pas empêché la tenue de

duels disputés comme celui très attendu entre Ameline Douarre et Iris Thiébaux en -62 kg.

Le travail de formation effectué dans les clubs répond-il à vos attentes ?

Ils font leur boulot. Ils sont soutenus par les comités régionaux et les équipes techniques régionales, lesquels ont la tâche facilitée lorsqu'il y a un vivier important de pratiquants sur leur territoire. La vraie problématique est la disparité des licenciés sur le territoire. Il y a des clubs qui, historiquement, forment des lutteurs et des lutteuses de haut niveau. Pour le reste, les clubs travaillent sur la base du référentiel de formation élaboré par la Fédération et que nous sommes d'ailleurs en train de reformater et d'actualiser. Il faut également savoir que, parallèlement, nous sommes en pleine réflexion pour réformer les filières d'accession au haut niveau chez les jeunes. Le pôle France de Dijon fermera à la rentrée prochaine. L'idée est de programmer plus de regroupements nationaux et de travailler davantage en partenariat avec les régions et les clubs. ■

Jean-Yves Robin :

« J'ai senti une profonde volonté de changement »

En poste depuis un an et demi, le Directeur technique national (DTN) de la FFLDA décrypte ce qu'il a mis en place à l'aune du constat qui a été le sien à son arrivée et du cahier des charges tant de la tutelle que de l'équipe dirigeante actuelle.



Une fois que vous avez pris vos fonctions, on suppose que vous vous êtes livré à un état des lieux de la Fédération. Qu'est-ce qui vous a paru dysfonctionnant et, au contraire, fonctionnant ?

Je suis arrivé en provenance d'une autre Fédération, en l'occurrence, celle d'escrime. La fragilité, tant structurelle que financière, de la FFLDA était

avérée. Dès lors, la commande de l'État et du ministère était de redresser la Fédération en termes de (re)structuration, aussi bien en y concourant dans le cadre de mes attributions qu'en aidant la nouvelle gouvernance dans cette tâche ardue. Outre l'aspect financier, il y avait un fonctionnement qui ne s'inscrivait pas dans la mouvance qui a désormais cours dans le sport français. La Fédération doit se doter de process. Par ailleurs, toutes les cases, en termes de politique publique, n'étaient pas non plus cochées. Il y avait des déficits et des manquements. Par exemple, il n'y avait pas de charte éthique et déontologique dédiée puisque la Fédération utilisait celle du CNOSF. En somme, il n'y avait pas une appropriation naturelle

des politiques publiques. Par ailleurs, l'objectif est que la Fédération soit maîtresse de ses formations. En effet, c'est un pilier qui permet d'avoir une colonne vertébrale solide dans le cadre de la restructuration. A cette fin, j'adhère complètement au souhait de la gouvernance actuelle d'être un acteur majoritaire dans le champ de la formation aux métiers de la lutte. C'est pourquoi nous avons créé l'École de formation française de lutte et disciplines associées (EFFLDA), laquelle est un véritable organisme de formation animé par des cadres d'État et des experts issus du milieu de la lutte ou même extérieurs à ce dernier. Le premier cursus, en l'occurrence, un BPJEPS lutte et disciplines associées, ouvrira en fin d'année.

Quand vous parlez de la tendance actuelle qui prévaut dans le fonctionnement des fédérations, de quoi s'agit-il ?

Nous bénéficions d'un soutien de l'État via le ministère des Sports et l'Agence nationale du sport (ANS) pour ce qui est de la partie financière, que ce soit en matière de développement ou de haute performance. Il s'agit de deniers publics. Il importe donc qu'ils soient correctement utilisés. Il est du devoir de la Direction technique nationale (DTN) et de ses cadres d'État de faire en sorte que les crédits octroyés pour des projets soient employés à bon escient. Ensuite, il importe que lesdits projets s'inscrivent dans les grandes orientations des politiques publiques et du ministère dans le cadre du contrat de délégation. Ce qui nécessite de se conformer au fléchage desdites politiques publiques. Cela va de la haute performance en passant par la formation, le développement, la structuration de la Fédération, son assainissement financier, le développement durable, la lutte contre toutes les formes de violence, l'éthique et la déontologie ou encore, tout ce qui a trait à l'inclusion par le sport. Ce sont tous ces grands axes de politique publique qui doivent être appréhendés. Cela concerne la pratique de la lutte mais également les disciplines associées pour que celles-ci s'inscrivent dans une légitime structuration fédérale.



« Les gens souhaitaient avoir des perspectives plus probantes et sécurisantes. »

La FFLDA était-elle éloignée ces impératifs ?

Disons qu'il y a des fois où elle essayait d'y concourir, des fois où elle n'y était pas du tout et des fois où elle y était. Sur notre bulletin, il y aurait eu la mention « Peut mieux faire ». A cet égard, j'ai un champ de compétences qui me permet d'aider la gouvernance à se structurer dans ses ressources humaines et ses orientations. J'ai un avis consultatif. Et si, effectivement, dans le champ du politique, il y avait des déviances, je me devrais alors d'alerter ma hiérarchie, c'est-à-dire le ministère.



Quelque part, on avait un peu abîmé la passion

Ces exigences, que vous n'avez pas manqué de rappeler, ont-elles été entendues et comprises ?

Tout le monde, quels que soient les acteurs - élus, cadres et même licenciés -, était quand même conscient de la difficulté structurelle et même conjoncturelle dans laquelle se trouvait la Fédération. J'ai senti une profonde volonté de changement. Les gens étaient un peu fatigués de cette situation, laquelle était vécue comme pénible. D'ailleurs, certaines personnes ont été profondément abîmées ou heurtées par différentes situations qu'ils ont vécues personnellement. La lutte est un milieu de passionnés et, quelque part, on avait un peu abîmé la passion. Les gens souhaitaient avoir des perspectives un peu plus probantes, un peu plus sécurisantes pour la pratique car il y avait une réelle inquiétude.



« Il est crucial de recentrer le débat sur les catégories olympiques. »

A un moment donné, on a quand même parlé, à propos de la Fédération, de la perte de l'agrément du ministère. Cela fait peur car, alors, quid de notre Fédération ? Quid de notre pratique ? Quid de notre passion ? C'est aussi pour cela que j'ai senti des gens plutôt à l'écoute avec un projet de gouvernance complètement tourné vers la restructuration et le redressement de la Fédération. Cela va mettre du temps, certainement une olympiade, mais il y a matière à faire pour redresser la barre. Il y a beaucoup de personnes motivées parmi les élus et parmi les techniciens. Il y a de la compétence. Le challenge est donc tout à fait réalisable. Après, pourquoi cela n'a pas fonctionné auparavant ? Je ne sais pas.

Le fait d'être issu d'une autre discipline vous facilite-t-il la tâche parce qu'il n'y a pas cet

a priori de parti-pris ou d'être inféodé à quelqu'un ?

Le fait d'être arrivé avec un œil neuf m'a permis de me faire ma propre idée de ce qu'il se passait avec le recul nécessaire et donc une vraie objectivité de jugement, que ce soit sur les acteurs, sur ce qui avait été fait et proposé et sur ce qui devrait être fait. Ce recul, allié à mon expérience professionnelle, m'a aidé à effectuer un diagnostic des problématiques de nos disciplines et de la Fédération. Le monde de la lutte est un monde assez petit. Tout le monde se connaît et a quelque chose contre tout le monde. On est dans l'entre-soi. Moi, je suis arrivé un peu comme un chien dans un jeu de quilles mais avec suffisamment de recul pour pouvoir mesurer les choses. Et puis, j'ai un autre atout, c'est que je viens d'un sport de combat et d'opposition. Or, il y a beaucoup de proximité entre l'escrime et la

lutte, notamment pour tout ce qui est des fondamentaux de l'une et de l'autre. Dans les deux cas, c'est du un contre un avec les mêmes défis : comment j'impose mes points forts à l'autre en fonction de ses points faibles en évitant que ce soit l'inverse ; le coaching ; la programmation des compétitions ; la planification de l'entraînement ; le management etc. Bref, il y a beaucoup de transversalité. Il n'y a que la technique propre à la discipline qui change. Mais le fait d'être issu d'une autre discipline dont j'ai couvert, en tant que DTN, tous les champs, aussi bien le développement territorial que la formation à l'échelon national, l'entraînement et le management des équipes de France pour préparer les Jeux de Paris me confère une certaine expérience qui peut bénéficier à n'importe quelle autre discipline. Sachant, également, que les Directeurs techniques nationaux et les cadres d'État sont formés pour s'adapter à une certaine flexibilité des postes.

Concernant le haut niveau, qu'avez-vous initié pour atteindre l'objectif suprême qui est de remporter une médaille aux JO de Los Angeles ?

Dans un premier temps, j'ai rencontré les acteurs en m'entretenant avec tous les cadres techniques. J'ai aussi échangé avec la totalité des élus nationaux mais également avec l'Agence nationale du sport et le ministère pour avoir des faisceaux d'indices croisés et

un maximum d'informations sur la situation de la lutte, afin de pouvoir poser mon diagnostic avec le maximum de réalisme. Ensuite, pour ce qui est du haut niveau, la priorité des priorités, c'est de se réorienter pleinement sur les catégories olympiques. En effet, auparavant, on s'était trop axé sur les catégories non-olympiques alors qu'il y avait les Jeux olympiques à domicile et des moyens non négligeables pour se préparer dans les catégories olympiques. Si l'on avait densifié et orienté la préparation principalement sur les catégories olympiques durant l'olympiade précédente, nous aurions été plus à même de répondre à l'opposition internationale lors de l'olympiade qui arrive. C'est une certitude. C'est pourquoi il est crucial de recentrer le débat sur les catégories olympiques dans la mesure où nous sommes avant tout une fédération olympique. C'est là que nous devons rayonner et exister. Or, cela fait trois olympiades au cours desquelles la lutte française n'a plus brillé dans les trois styles. Ce n'est quand même pas terrible. Là, l'objectif, c'est que chaque style soit en mesure de qualifier deux à trois athlètes pour les Jeux et que l'on ait, parmi eux, une vraie chance de médaille dans chaque style. Il faut que la lutte puisse proposer autre chose lors des Jeux de Los Angeles et qu'elle revienne dans le paysage de l'olympisme français. C'est fondamental pour nous, pour ce qui est du soutien des institutions

mais également de la politique de développement du nombre de licenciés. Le but est que tous les passionnés qui s'investissent retrouvent une part de lumière.

“ L'idée est d'avoir une coconstruction de la performance olympique

Comment cela se traduit en termes de ressources humaines et d'encadrement ?

Mon choix a été de mettre à la tête de chacun des trois styles, pour ce qui est des seniors, non pas un numéro un et un numéro deux mais un binôme. C'est-à-dire une configuration bicéphale

avec deux entraîneurs nationaux en coresponsabilité, pour chaque style, et non pas un qui serait le supérieur hiérarchique de l'autre. J'ai constaté que dans le milieu de la lutte, il y avait beaucoup d'egos et quand il y a un numéro un et un numéro deux, il arrive souvent que le numéro deux s'efface ou, au contraire, aspire à être à la place du numéro un, lequel a l'impression que sa façon de faire est meilleure que celle de son adjoint. L'idée est donc d'avoir une coconstruction de la performance olympique dans chaque style avec deux personnes qui fonctionnent de façon bicéphale pour apporter le meilleur accompagnement aux athlètes. C'est cela qui est important.

Quid des U15, U17 et U20 ?

Là, il s'agit d'aller chercher les forces vives en terme d'encadrement. Nous avons confié la responsabilité de chaque



« Dans le monde de la lutte, on est dans l'entre-soi. »

collectif à un encadrant qui peut être un cadre d'État ou pas. Dans cette optique, j'aimerais, durant l'olympiade, féminiser l'encadrement, ce qui n'est, pour l'instant, pas le cas. C'est pourquoi j'ai proposé à deux jeunes filles, en l'occurrence, à Julie Sabatier et à Gaëlle Ruiz, qui sont sur la fin de leur carrière d'athlète de haut niveau et titulaires du DES, de basculer sur les équipes U15 et U17 féminines en termes d'encadrement, sous la coupe des entraîneurs nationaux pour qu'elles poursuivent leur formation. Elles sont, en effet, dans des cursus de professionnalisation et de reconversion professionnelle. D'ailleurs, plus largement, l'un des grands objectifs de la formation est, précisément, de développer la féminisation de l'encadrement à tous les étages, au sein des clubs comme au sein de la Fédération. C'est d'autant plus important que nous ne sommes pas suffisamment équipés au niveau de l'encadrement au féminin. Par ailleurs, il convient aussi de pallier un déficit dans la

mesure où, durant les olympiades précédentes, on n'a jamais pensé au renouvellement des cadres ni travaillé pour identifier ceux qui étaient prometteurs, quel que soit leur statut, cadre d'État ou cadre de club, et que l'on aurait pu accompagner pour qu'un jour, ils prennent en charge les équipes de France olympiques. Il n'y a pas eu cette dynamique. L'idée est de réamorcer un cycle de formation et de renouvellement des cadres pour que, suite à cette olympiade, nous en ayons que nous aurions formés et qui soient compétents.

Avez-vous songé à recruter des entraîneurs étrangers ?

Pour l'instant, je fais confiance aux forces vives que nous avons. En outre, il y a eu des réorganisations. L'équipe qui est à la tête de la lutte féminine a, ainsi, complètement changé. Nous sommes allés chercher un entraîneur extérieur aux cadres d'État en la personne de Fanel Carp qui est un entraîneur de club reconnu. Nous avons fait des adaptations en fonction

de nos besoins mais aussi de nos moyens. Aller chercher des techniciens étrangers, c'est bien mais, pour l'instant, nous n'avons pas forcément les moyens de cette ambition. Il a d'abord fallu se réorganiser en interne. C'est pour cela qu'il était important de sonder quels étaient les entraîneurs en capacité de pouvoir mener à bien ce projet. On verra s'ils y arriveront ou pas et s'il faudra faire des ajustements au cours de l'olympiade. Je ne le souhaite pas. Le but du jeu est que l'on accorde aux personnes nommées dernièrement la confiance légitime pour mener à bien le projet olympique dans chaque style. Mais nous garderons quand même un œil averti sur la conduite du projet. C'est une évidence. Nous n'avons pas fait un chèque en blanc.

“ Aller vers une individualisation de l'entraînement mais pas vers une individualisation de confort

Est-ce que dans la façon de s'entraîner, il y a des carences que vous avez notées ?

Ce que je veux, c'est que les gens qui sont en équipe de France soient complètement concernés par le projet de

l'équipe de France. C'est-à-dire que l'on ne peut pas s'entraîner un peu en club et un peu à l'Insep. A un moment donné, l'Insep, c'est le lieu de la préparation des équipes de France olympiques parce qu'il offre un cadre propice. Il permet d'effectuer deux entraînements par jour, de mener un double projet puisque nous allons faire en sorte que tous nos lutteurs qui passent par l'Insep en sortent avec un minimum de diplômes. Ce qui n'est pas toujours le cas. Le fait d'avoir les meilleurs athlètes, dans chaque style, à l'Insep favorise également la cohésion de groupe. C'est important. On est dans la construction d'une identité d'équipe de France. C'est ce que nous souhaitons faire, entre autres, pour la lutte féminine. En l'occurrence, créer une dynamique d'équipe de lutte féminine afin, aussi, de susciter des vocations chez les plus jeunes. L'idée, c'est donc de remettre en place un cadre et une philosophie de préparation des athlètes qui les amènent à adopter naturellement une conduite qui souscrive aux exigences du haut niveau et non pas à être dans un confort systématique. En somme, le but du jeu, c'est de les accompagner le plus possible vers la performance, d'aller vers une individualisation de l'entraînement mais pas vers une individualisation de confort. Les clubs peuvent les amener jusqu'à un certain niveau. Il n'y a aucun souci à le reconnaître



« J'ai un champ de compétences qui me permet d'aider la gouvernance à se structurer. »

car ils ont des compétences avérées, ne serait-ce qu'en matière de détection. Mais l'élite passe par une logique, un respect de l'institution fédérale, du cadre d'entraînement quotidien et de tout ce qui va avec, notamment la prophylaxie, l'accompagnement médical, la diététique, la récupération etc. Autant d'outils que l'Insep propose parce que l'Insep, c'est quand même une unité de moyens sur une unité de lieu. Or, tous les clubs n'ont pas la capacité d'offrir ce que peut offrir l'Insep.

Cette exigence-là vaut-elle aussi pour certaines catégories jeunes comme les U20, voire les U17 ? A ces âges, est-il également impératif de s'entraîner en structure ?

A un moment donné, quand on s'oriente vers le haut niveau, il faut être dans le giron fédéral. Cela ne veut pas dire être en

structure absolument. Certes, l'Insep est incontournable. Quand on franchit le cap des U20, il faut que l'on soit à l'Insep si l'on veut avoir une ambition en équipe de France et une continuité de performance. Par contre, lorsque l'on est plus jeune, effectivement, l'accompagnement du club, avec, de surcroît, la possibilité d'un ressourcement familial, s'entend. A la condition que quand la Fédération convoque l'athlète à un stage, ce soit obligatoire car c'est en réunissant les meilleurs que l'on peut faire monter tout le monde de niveau. Les gens qui le font à moitié, qui ne participent que quand ils en ont envie ou qui, de temps en temps, font un peu de MMA et se dispersent ne s'inscrivent pas dans un projet olympique. Celui-ci est tellement exigeant avec, de surcroît, peu de moyens que l'on ne peut pas se disperser. Il faut faire des choix et les assumer. Les gens



« Pour l'instant, je fais confiance aux forces vives que nous avons. »

ne peuvent pas dire : « Je fais du haut niveau » tout en restant dans un confort et sans aller dans le sens de ce que propose l'institution fédérale. Ce n'est pas possible.

Qu'en est-il des pôles espoirs ?

Nous sommes en train de redéfinir la filière d'accession au haut niveau. Pour l'instant, des projets sont à l'étude. Nous sondons les pôles pour identifier ce qu'ils sont en capacité d'apporter, voir comment ils peuvent rayonner et déterminer à quoi on passerait en matière de structuration. Une chose est sûre : on doit revoir les choses car notre filière est coûteuse au regard de sa rentabilité sportive. Or, parallèlement, nos moyens se réduisent. Il est donc nécessaire d'effectuer des choix qui soient les plus pertinents possible par rapport à la conjoncture actuelle.

Concernant le volet du développement, quels sont les grands axes de cette mandature ?

Dans le cadre du projet de la gouvernance actuelle, qui veut augmenter le nombre de licenciés, le but est, dans un premier temps, de faire prendre conscience aux gens de la nécessité de se licencier. Je pense qu'actuellement, l'objectif de 50 000 licenciés est déjà atteint en termes de nombre de pratiquants dans les clubs. Le problème, c'est que tous ne sont pas licenciés. Il faut

que l'on travaille sur ce sujet pour que chacun se mette en conformité administrative. Par ailleurs, des clubs qui étaient affiliés à la FFLDA ne le sont plus. Pourquoi ? On ne sait pas alors que, pour certains, ils sont toujours actifs. Il y a également cette croyance assez répandue qui voudrait que quand on est licencié au JJB ou au MMA, on peut adhérer à un club de lutte en payant la cotisation mais sans avoir besoin d'acquitter la licence auprès de la FFLDA. Or, ce que les gens ne comprennent pas, c'est que la licence inclut aussi et surtout, oserais-je dire, une assurance, laquelle permet de pratiquer en toute sécurité, notamment en cas de préjudice, mais seulement pour les activités gérées par chaque fédération et couvertes par ladite police d'assurance. Sans compter une erreur qui consiste à ne pas licencier quelqu'un au prétexte qu'il ne dispute pas de compétition, ce qui est une hérésie et une prise de risque inconsidérée qui peut avoir des conséquences très graves dans la mesure où l'on peut tout autant se blesser à l'entraînement. Enfin, il est indispensable que la Fédération propose différents services, notamment en matière de formation et de compétitions réservées aux débutants, qui justifient davantage, aux yeux de chacun, l'intérêt de se licencier. Ce serait aussi une bonne façon de fidéliser les licenciés.



Un tapis de lutte est un tapis de transmission de savoir-faire, de savoir-être et de valeurs

Justement, à quoi est dû le turnover important de licenciés ?

Il est sûr que l'on ne peut pas garder tout le monde, d'autant que le zapping est une pratique sociétale qui ne cesse de croître dans un monde très consumériste. Néanmoins, à mon sens, il serait possible de le réduire en mettant l'accent sur la capacité et la qualité de l'accueil de nos clubs. Il est essentiel de bien s'occuper de tout le monde. C'est aussi à ce niveau que la formation est un levier de fidélisation important. En effet, plus nous proposerons des contenus de formation diversifiés pour que les clubs puissent personnaliser leur offre de pratiques en fonction de l'environnement dans lequel ils évoluent, plus ils pourront capter des publics différents. A cet égard, notre objectif est de développer les différentes activités de lutte dans des milieux qui ne la connaissent pas encore suffisamment. Dans cette optique, nous souhaitons, par exemple, promouvoir la lutte en milieu rural, en milieu carcéral mais aussi la lutte santé, la lutte self défense ou encore, la lutte adaptée, notamment la

cécilutte. Avec, à chaque fois, un fil conducteur : comment le savoir-faire des acteurs de la lutte peut-il être décliné et optimisé alors qu'il reste, aujourd'hui, confidentiel ? Un tapis de lutte est un tapis de transmission de savoir-faire, de savoir-être, de valeurs etc. Cette exportation des vertus de la lutte s'accompagnera d'une professionnalisation des éducateurs qui aspirent à faire de ce sport leur métier au sein de leur club mais également en s'externalisant de ce dernier dans une logique de réseau. En particulier pour répondre aux demandes des politiques publiques. Quitte, pour cela, à accompagner les clubs en matière de structuration et d'emploi mais aussi à proposer aux personnes déjà diplômées des formations complémentaires afin qu'elles acquièrent des compétences plus spécialisées. Ce qui passe également par la formation des dirigeants.

Concrètement comment comptez-vous centraliser les formations ?

Je l'ai dit, nous avons créé un organisme de formation, lequel va proposer des contenus à tous les licenciés, y compris à ceux des disciplines associées. Dans un autre registre, il est impératif de promouvoir ce qui a trait à l'éthique, à la déontologie, à la laïcité, à la lutte contre toutes les formes de violences, en clair, au savoir-faire et au savoir-être en société dans le respect des valeurs de la République. Ce sont des sujets qui n'avaient pas été



« Le but est que la DTN propose un véritable accompagnement aux disciplines associées. »

suffisamment mis en avant par le passé alors qu'ils sont désormais incontournables dans l'évolution du sport français. D'autant que nous accueillons des publics très diversifiés au sein de nos clubs et qu'il est de notre devoir de les accompagner au mieux vers une adhésion à ces principes. Dans cette optique, j'ai demandé à Anne-Catherine Deluntsch d'être en responsabilité dans ce dossier.

Allez-vous davantage contractualiser avec des instances, que ce soient celles de l'Éducation nationale, de la Justice etc. ?

Tout à fait, sachant que nous avons déjà des partenariats qui fonctionnent bien avec la Fédération française du sport universitaire (FFSU), la Police etc. Nous souhaitons également en nouer avec le secteur privé, en particulier avec le monde de l'entreprise.

Qu'en est-il des disciplines associées ?

Jusqu'à présent, on en parlait mais personne, au sein de la

DTN, ne s'en occupait. C'est pourquoi j'y ai affecté des cadres d'État. Le but est que la Direction technique nationale propose un véritable accompagnement et une logique développement, en somme, qu'elle concoure à leur structuration. C'est précisément là leur intérêt d'avoir le statut de discipline associée. Le but n'est pas de vivre en autarcie au sein d'un système. En effet, jusqu'à présent, la commission nationale de chacune d'elles fonctionnait comme elle le pouvait. Outre le fait que ces disciplines amènent un nombre non négligeable de licenciés, nous souhaitons les associer à la formation proposée par notre futur organisme national. Par ailleurs, ces commissions disposent d'un budget propre, abondé par un pourcentage du montant des licences. Il est possible que des aides supplémentaires et ponctuelles leurs soient octroyées pour des besoins qui auraient trait au développement de leur pratique.

■ Alexandre Terrini

Patrick Lefort ,

« La segmentation des pratiques va être une révolution culturelle »

Le Directeur technique national adjoint de la FFLDA, en charge de la formation et de la structuration des territoires, détaille les pistes qui permettront de conforter un développement homogène de la lutte et des disciplines associées tant sur le plan géographique que dans les différentes strates de la société.



« Montrer que la lutte sait s'adapter à l'extérieur. »

De quelle manière faut-il envisager la politique de développement de la FFLDA ?

Le canevas général du développement reste, bien sûr, le Projet sportif fédéral (PSF)

formalisé par la gouvernance de la Fédération. Et ce, avec ses grands axes de services aux clubs, qu'il s'agisse de l'encadrement, de l'offre de pratiques ou encore, de dispositifs ciblés qui répondent à des problématiques de territoire. En somme, le PSF va conserver son ossature principale, dans la lignée des politiques publiques et des actions souhaitées par l'État. Ces dernières se déclinent, ensuite, au regard des grandes priorités de chaque fédération. En fonction de leurs appétences et de leurs moyens, les comités régionaux de la FFLDA privilégieront tel ou tel domaine. La Fédération les accompagnera via ses cadres techniques fédéraux ou d'État. Nous sommes dans l'idée de

redonner de l'importance au maillage territorial. Le but est que les clubs puissent répondre aux attentes du plus grand nombre à proximité de leur enceinte. Cela passe par trois grandes priorités : tout d'abord, fidéliser les licenciés actuels ; ensuite, diversifier les offres de pratiques grâce aux formations que va dispenser l'École de formation française de lutte et disciplines associées (EFFLDA) dans le cadre du projet sportif de la Fédération ; enfin, capter de nouveaux publics, justement en diversifiant les pratiques sur les territoires. Dans ce triangle d'or, on remet le club au cœur du dispositif parce que c'est en son sein que l'on vient pratiquer, que l'on rencontre d'autres combattants, que l'on

prépare son parcours compétitif mais aussi son insertion professionnelle. Ce qui induit une nouvelle approche du modèle économique du club.

Comment faire savoir votre savoir-faire ?

Il conviendra de lancer des campagnes de communication pour sensibiliser le public à ce que j'appellerais la lutte adaptative. C'est-à-dire consolider l'image de la lutte et des disciplines associées comme étant susceptibles de s'adapter au secteur dans lequel on les pratique, par exemple, à l'école. Malheureusement, nous ne communiquons pas suffisamment sur cette image positive qu'elles véhiculent, au travers des valeurs mais aussi des actions dont elles servent de support, que ce soit au sein des Quartiers prioritaires de la politique de la Ville (QPV) ou dans le cadre de dispositifs ciblés avec des partenaires telles que les Missions locales ou d'autres associations spécialisées dans la santé ou le handicap. L'objectif est de parvenir à une segmentation des pratiques et de faire comprendre culturellement aux différents acteurs - dirigeants de club ou de comité et encadrants - que cette segmentation des pratiques va être une révolution culturelle en montrant que la lutte sait s'adapter à l'extérieur. Comment ? En proposant des formats de pratique en fonction des publics que l'on souhaite accueillir. Beaucoup



« Fidéliser les licenciés actuels, diversifier les offres de pratiques et capter de nouveaux publics. »

de dirigeants de club le sont depuis des années mais n'ont pas forcément l'ambition de séduire d'autres partenaires, par exemple, dans le cadre de teams buildings. Or, on pourrait très bien imaginer que le club de lutte propose du sport en entreprise à des sociétés locales, ce qui permettrait, de surcroît, de redorer l'image de notre sport et de démontrer en quoi il véhicule les valeurs du vivre ensemble. Il s'agit de montrer que le club a une réelle expertise et qu'il peut non seulement employer des professionnels mais, surtout, étoffer son portefeuille d'offres de services, que ce soit auprès des scolaires, du secteur de la santé, dans le domaine social etc.

« Appréhender le projet de club comme un projet structurant »

En somme, de tendre vers une professionnalisation accrue ?

Oui. Pour cela, outre la possibilité de bénéficier des politiques publiques de territoire via des aides ponctuelles et certains dispositifs (emplois sociosportifs), nous allons miser sur des formations adaptées aux projets que nous souhaitons mettre en place. Nous considérons que la professionnalisation des différents acteurs est incontournable pour décliner des dispositifs de proximité au sein des clubs. Quand on parle de professionnalisation des encadrants, ce sont à la fois les encadrants bénévoles et les encadrants professionnels qui ont fait de l'enseignement de la lutte leur métier. Le but est que les uns et les autres appréhendent leur projet de club comme un projet structurant. Pour cela, il est crucial, par exemple, qu'ils sachent identifier les partenaires qu'ils sont susceptibles de



« Nous allons décliner des modules de formation adaptés à chaque type de public. »

solliciter, de savoir comment le faire car on ne s'adresse pas forcément à un maire comme à un président de région et l'on se positionne pas forcément de la même manière. Bien souvent, au sein des clubs, les questions que l'on pose, ce sont : « Qu'est-ce que fait la Fédé ? Qu'est-ce que j'ai à gagner à m'affilier ou à prendre une licence ? » Et bien, justement, c'est notamment de faire monter en compétence les uns et les autres qui partagent les valeurs de la lutte et, ainsi, d'amener une qualité supérieure.

Par la formation continue ?

Exactement. Nous allons décliner des modules de formation adaptés à chaque type de public afin de répondre à ses problématiques. Pour les encadrants déjà détenteurs de diplômes fédéraux ou d'État, il y aura des modules de formation continue d'une vingtaine heures sur une thématique particulière : la lutte en milieu carcéral, la lutte

santé, la préparation physique etc. Et ce, toujours afin que l'éducateur soit en capacité de répondre à un projet de club et d'attirer de nouveaux publics. Ces modules seront l'occasion de faire intervenir des experts pour montrer comment, eux, ont abordé leur projet, l'ont structuré et financé. Les stagiaires repartiront de la formation avec un programme de séances de découverte clé en main, des idées de matériel et d'outils à utiliser, des contacts, une trame de mise en place et d'évaluation de projet. Le but est également de mettre les gens en relation, en réseau, en partageant des initiatives et des bonnes pratiques. Concernant les dirigeants, les modules porteraient sur la gestion fonctionnelle du club ainsi que sur la présentation de certains dispositifs liés à l'emploi et à la gestion associative (comme Le Compte Asso) ou encore, sur la promotion de l'image de son club.

« Développer et initier la pratique en attirant un éventail de personnes le plus large possible »

Avant la formation continue que vous venez d'évoquer, il y a, bien sûr, la formation initiale...

Oui, en l'occurrence, les diplômés d'État. Ceux qui sont détenteurs du BPJEPS (Brevet professionnel de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport) ont plutôt vocation à être non seulement des entraîneurs de premier niveau mais également des agents de développement, en somme, des VRP de la lutte et des disciplines associées dont la mission est de développer et d'initier à la pratique en attirant un éventail de personnes le plus large possible. L'entraîneur de lutte, lui, est censé avoir un DEJEPS (Diplôme d'État de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport) car on est là dans le perfectionnement et une approche plus compétitive et davantage maîtrisée. Ensuite, vient le DESJEPS (Diplôme d'État supérieur de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport) qui est le diplôme d'entraîneur expert et correspond au niveau le plus élevé. Il est axé sur l'entraînement de haut niveau et l'ingénierie d'entraînement. Là, on est plutôt sur des profils de directeur de salle. J'insiste également sur le fait que la trame transversale à toutes ces

La vérité et le poids des chiffres

Les données statistiques du ministère des Sports, ventilées par fédération, disent beaucoup de l'état du développement de la lutte et des disciplines associées. Elles donnent également à voir les pistes à exploiter en particulier, le public féminin et les zones rurales.

32 418
Licenciés
en 2024

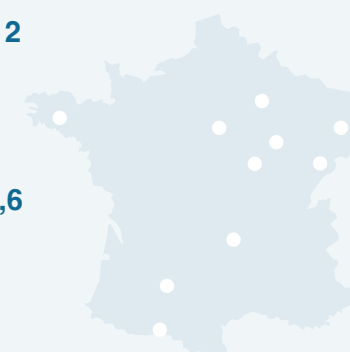
469
Clubs actifs
(contre 399 en 2022)

40
Licenciés en moyenne / club
contre 76 pour les clubs de l'ensemble
des fédérations olympiques.

Les départements les plus représentés

Les départements qui comptaient proportionnellement le plus de licenciés au regard du nombre de leurs habitants étaient : (nombre de licenciés pour 1 000 habitants)

- **le Puy-de-Dôme : 2,1**
- **le Tarn-et-Garonne : 2**
- **le Haut-Rhin : 1,7**
- **le Doubs : 1,6**
- **la Saône-et-Loire : 1,6**
- **la Marne : 1,3**
- **la Côte-d'Or : 1,2**
- **les Hautes-Pyrénées : 1,1**
- **le Finistère : 1**
- **le Val-de-Marne : 0,9**



Une liste qui n'a rien de surprenant dans la mesure où ces départements abritent, pour la plupart, des clubs importants qui sont des places fortes de la lutte hexagonale ou du gouden, comme dans le Finistère.

Le défi de la féminisation

Le taux de féminisation global était de **17,2 %**, soit nettement moins que le taux moyen de l'ensemble des fédérations olympiques (33,7 %) et ce, à tous les âges.

Une pratique très urbaine

17,6 % des licenciés étaient issus des Quartiers prioritaires de la politique de la Ville (QPV), soit nettement plus que le taux moyen de l'ensemble des fédérations olympiques (4,6 %).

8,3 % des licenciés étaient issus des Zones de revitalisation rurales (ZRR), soit nettement moins que le taux moyen de l'ensemble des fédérations olympiques (14,7 %).

Répartition géographique des licenciés de la FFLDA

53 %	en zone urbaine dense
29 %	en zone urbaine intermédiaire
12 %	en zone urbaine périurbaine
5 %	en zone rurale non périurbaine

Concernant les clubs

51 %	implantés en zone urbaine dense
31 %	en zone urbaine intermédiaire
12 %	en zone urbaine périurbaine
6 %	en zone rurale non périurbaine

Une fédération jeune

A noter que **la part des jeunes licenciés** au sein de la FFLDA était supérieure à celle de l'ensemble des fédérations olympiques, quelle que soit la tranche d'âge jusqu'à 34 ans. D'ailleurs, l'âge médian des licenciés de la FFLDA était de 15 ans contre 22 ans pour les fédérations olympiques.

formations, initiales et continues, est de renforcer la connaissance en matière de prévention des violences, de laïcité, de valeurs de la République, de charte éthique et déontologique afin d'accompagner les acteurs de notre sport. Il est indispensable qu'ils aient le maximum d'éléments d'information pour savoir comment agir en cas de situation problématique.

Comment implanter la lutte dans les zones géographiques où elle en est absente ?

Prenons l'exemple des écoles. Il va s'agir de sensibiliser les professeurs en proposant l'activité sous forme de jeux d'opposition dans le cadre du temps scolaire ou périscolaire. Par ailleurs, c'est le rôle des comités régionaux mais également des cadres techniques fédéraux ou d'État d'initier les conseillers pédagogiques de l'Éducation nationale pour leur montrer que la lutte est porteuse



« Nous devons nous engager sur des projets de proximité avec les acteurs de terrain. »

de réelles valeurs éducatives. Sur le plan logistique, la Fédération a conçu un tapis de lutte mobile et amovible que l'on peut installer temporairement dans une salle des fêtes, une salle de danse ou un dojo. En plus, nous avons la chance que dans le programme du Capes, l'option lutte et disciplines associées a été réintégrée pour les professeurs d'Éducation physique et sportive (EPS). Nous allons donc pouvoir leur proposer, soit via l'École de

formation française de lutte et disciplines associées, soit dans le cadre de leur formation initiale en Staps (Sciences et techniques des activités physiques et sportives), soit au cours de leur formation continue, de suivre des modules spécifiques pour qu'ils puissent, ensuite, faire découvrir nos disciplines à leurs élèves. Nous devons également nous engager sur des projets de proximité avec les différents acteurs de terrain sur les territoires les plus carencés, notamment les zones rurales éloignées de nombreuses offres de pratiques. Pour cela, la FFLDA doit s'engager auprès d'acteurs déjà moteurs tels que les Maisons familiales rurales qui, par leur expertise locale, contribueront au développement de la lutte et des disciplines associées sous des formes de pratique diversifiées et adaptées à ces publics. Cette collaboration pourra alors aider les clubs de proximité à diversifier leur offre de pratiques et à répondre aux exigences locales.

■ Alexandre Terrini



« Proposer l'activité sous forme de jeux d'opposition dans le cadre du temps scolaire ou périscolaire. »

Anne-Catherine Deluntsch

jamais loin du tapis

L'Alsacienne a consacré l'essentiel de son existence à la lutte. Cadre de la Direction technique nationale (DTN), elle revient sur le parcours hétérogène qui l'a forgée.



« Je me suis immédiatement sentie bien dans cette discipline. »

Le hasard et la nécessité. C'est souvent ce que l'on invoque quand il s'agit de narrer le début d'un itinéraire, en l'occurrence, sur les tapis. « J'ai fait une entrée relativement tardive dans la discipline, explique Anne-

Catherine Deluntsch. Je devais avoir quatorze ans. Je venais à la gym et c'est l'entraîneur du club d'Obernai, Jean-Claude Brand, qui m'a demandé de tester la lutte parce qu'il avait trouvé en moi, je pense, un morphotype et un gabarit plutôt propices. Il habitait près de chez nous et est allé voir mes parents pour leur dire qu'à son sens, j'avais une prédisposition pour ce sport. »

“
La notion de duel est presque taboue quand il s'agit des femmes

Bien élevée, leur fille obtempéra : « Très sincèrement, au départ, j'ai accepté de franchir le pas uniquement par politesse. Je

n'ai pas osé refuser. Pourtant, il m'était absolument impossible de me projeter dans la mesure où la lutte féminine était alors assez méconnue et peu pratiquée en France. » Une courtoisie que l'intéressée n'eut pas à regretter tant elle fut très vite dans son élément : « Je me suis complètement investie dans la discipline parce que je m'y suis immédiatement sentie bien. Grâce à mes acquis en gymnastique, j'y ai évolué avec aisance. En effet, j'avais développé des qualités comme l'explosivité et la capacité à me repérer dans l'espace. Le fait d'avoir été l'objet d'une prise en charge très individualisée par un technicien bienveillant a vraiment été la clé. Et puis, il y avait l'ambiance, à la fois familiale et stimulante, au sein du club, lequel était une institution. Nous étions mis en situation de réussir. Nous étions très bien encadrés tout en prenant du plaisir au sein d'un collectif. » En outre, l'adolescente s'y est



« Mon éducation a été assez peu genrée. »

retrouvée tant son tempérament trouvait là matière à s'exprimer : « J'ai toujours aimé l'idée d'en découdre, de se dépasser pour surpasser l'adversaire et, en quelque sorte, le renverser. Je crois que, quelque part, la notion de duel est presque taboue quand il s'agit des femmes, au point que cela représente l'un des freins les plus importants à la féminisation. Collectivement, on ne se rend pas compte à quel point une jeune fille peut apprécier la notion de face-à-face et avoir la ferme volonté d'en découdre. »

Un atavisme inculqué très tôt : « En ce qui me concerne, j'ai été élevée avec un petit frère avec lequel je chahutais beaucoup, si bien que j'ai été, si je puis dire, gaillardisée assez vite. J'ai d'ailleurs été poussée dans ce sens par mon père qui voulait que je sois forte. Cette proximité a fait que très rapidement, j'ai bien aimé le un contre un et le fait de rivaliser en étant stratège, en usant de la technique, de la tactique, de la force, du timing, de l'intelligence et de la stratégie. D'autant que la lutte fait appel

à des ressources multiples. Finalement, mon éducation a été assez peu genrée. Je n'ai pas été mise dans du coton comme une petite fille pourrait l'être. Souvent, il y a des approches éducatives genrées qui font que certaines adolescentes ne vont pas exploiter leurs appétences ni s'essayer dans certains domaines. Moi, j'ai eu la chance de ne pas pâtir de ce genre de frein. »



J'aime étudier, apprendre et découvrir

Dans ces conditions propices, les résultats sont arrivés prestement avec, notamment, des finales continentales en juniors. Direction, donc, le pôle de Dijon sous la houlette de Jacky Mercader. Un exil à la fois fructueux et aux allures de déchirement : « Cela a été un accélérateur du processus de perfectionnement mais, dans le même temps, ça a quand même été une étape assez difficile à gérer en raison de l'éloignement d'avec la cellule familiale. Quand on est jeune, c'est à la fois quelque chose d'excitant mais qui peut aussi générer des formes d'angoisse. Il y a un rapport un peu schizophrénique avec le pôle. Quand ses portes s'ouvrent, on considère que l'on a du potentiel. On se pose la

question de savoir ce que l'on va faire de cela. Arrive, à ce moment-là, réellement, tout le poids de l'exigence d'une carrière de haut niveau. C'est-à-dire l'obligation d'œuvrer au quotidien pour la réussite du double projet, personnel de formation et, évidemment, sportif. Il faut gérer ces deux fronts afin d'avoir une tête bien faite dans un corps bien fait. »

Pas du genre à dévier du chemin qu'elle s'est tracé, l'Alsacienne décrocha son bac puis s'inscrivit en sociologie à l'Université de Dijon tant elle était désireuse de suivre des études supérieures en sciences humaines, l'ethnologie, l'anthropologie ou encore, la psychologie étant ses véritables centres d'intérêt. « J'aime étudier, apprendre et découvrir », assure-t-elle. Même si pour cela, il lui a fallu ramer : « A l'époque, l'accompagnement de l'athlète dans la réussite de son double projet était un refrain qui revenait tout le temps, à ceci près que dans la mise en œuvre, ce n'était pas évident, y compris du côté des enseignants, surtout quand le sportif choisissait de faire des études supérieures. Je me suis rapidement aperçue qu'étudier la sociologie et mener aussi une carrière à l'international, en lutte, était assez peu compatible ou, en tout cas, très contraignant. Je me suis donc réorganisée et résolue à opérer un retour à mes racines alsaciennes. J'ai quitté le pôle et je me suis réorientée vers quelque chose de plus classique, en l'occurrence, la filière Sciences et techniques

des activités physiques et sportives (Staps), à la Faculté de Strasbourg, laquelle était, de surcroît, plus ouverte aux aménagements horaires. »



Exploiter des qualités intrinsèques que j'avais développées dans la lutte

Une fois la licence en poche, le besoin s'est fait sentir de lever le pied. « Il se passe des choses dans le cheminement des personnes. Jusque-là, je n'avais connu que la rigueur, le dépassement de soi et des projets extrêmement sollicitants qui laissaient peu de place à des choses plus fun », analyse la Bas-Rhinoise. Si bien qu'elle plia bagages et s'en alla vivre au soleil des Antilles, à Saint-Martin, avec une bande de potes et son compagnon. S'en suivit un break de près de trois saisons, de 1999 à 2002, histoire de « découvrir autre chose ». Notamment, le marché du travail où l'intéressé put, au fil de ses postes successifs, tel le lancement d'une franchise Jeff de Bruges, « exploiter des qualités intrinsèques que j'avais développées dans la lutte, comme l'engagement, la loyauté, le fait



« A l'époque, l'accompagnement de l'athlète dans la réussite de son double projet n'était pas évident. »

d'être là tout le temps, de se challenger et d'avoir le contact aisé. Cela m'a permis d'évoluer sur le plan personnel d'autant que je suis aussi devenue maman aux Antilles. » Pour autant, le mal du pays et des parents commença à se faire durement sentir. « Quand je suis rentrée en Métropole, j'ai repris la lutte de façon extrêmement naturelle et comme une évidence, raconte Anne-Catherine Deluntsch. J'ai été un peu challengée par mes anciennes coéquipières, notamment du pôle de Dijon. J'ai eu du plaisir à côtoyer de nouveau le milieu. Je me suis dit que cela ne mangeait pas de pain de refaire un peu compétition et j'ai remporté mon deuxième le titre national en seniors, en 2003, synonyme d'une seconde partie de carrière un peu inattendue et inespérée. »

Un timing plutôt bienvenu car on entendait alors parler de l'entrée de la lutte féminine au programme olympique. Le staff technique fédéral travaillait au demeurant sur le projet sous la

houlette de Richard Chelmonski. Hélas, la native d'Obernai ne parvint pas à décrocher son sésame pour les Jeux de 2004 à Athènes, la descente de poids en -48 kg, catégorie hautement concurrentielle à l'échelon planétaire, s'avérant un double défi trop ardu. Ce qui lui laisse, encore aujourd'hui, un arrière-goût amer de ne pas être membre de la caste des olympiens. Deux médailles de bronze, européenne (-48 kg) d'abord, à Varna, en 2005, mondiale (-51 kg) ensuite, à Bakou, en 2007, n'ont évidemment pas compensé cette frustration lancinante. L'entraîneur national, Gérard Santoro, fut celui qui sut trouver les mots pour l'inciter à envisager de raccrocher sereinement en optant pour une reconversion réussie. En l'occurrence, le passage du professorat de sport, obtenu en 2009. Le meilleur moyen de passer de l'autre côté de la barrière en douceur sans faire fi d'une passion jamais démentie.

■ Alexandre Terrini

« Je me reconnais pleinement dans les missions que j'assume »

Responsable éthique et déontologique, laïcité et féminisation au sein de la FFLDA, Anne-Catherine Deluntsch détaille la façon dont elle envisage son poste.



« L'éthique et la déontologie font écho en moi. »

Pouvez-vous revenir sur votre reconversion ?

Je n'ai jamais cessé de travailler en tant que cadre technique d'État auprès de la FFLDA. J'ai occupé diverses fonctions, que ce soit coordinatrice du pôle de Wattignies, Conseillère technique en Alsace puis dans le Grand Est après avoir géré la fusion des régions, ce qui n'a pas été une mince affaire sur un territoire où le haut niveau est historiquement une constante. J'ai également été entraîneur national des collectifs féminins jeunes.

L'occasion d'accompagner l'éclosion des sœurs Cynhia et Adeline Vescan ou encore, de Tatiana Debien. Cela a été une très belle expérience. Dans le Grand Est, je me suis totalement impliquée pour mettre en œuvre un projet digne des enjeux, qu'il s'agisse de la formation des entraîneurs, de l'organisation des compétitions ou encore, de l'accompagnement des sportifs de haut niveau et des clubs pour créer des emplois ou rechercher des subventions. Au bout de dix ans, j'ai ressenti

l'envie de faire évoluer le champ de mes missions. L'élection, à la tête de la Fédération, de Lise Legrand, avec qui je faisais souvent chambre commune, en déplacement avec l'équipe de France, quand j'étais athlète, a changé les choses de même que la nomination d'un DTN qui n'est pas issu de la famille de la lutte.

Dans quels domaines ?

Outre une restructuration de la Direction technique nationale (DTN), il y a eu l'émergence d'une forte volonté fédérale de créer un nouveau secteur, celui de la prévention des violences, afin de répondre avec plus de finesse et de justesse aux politiques ministérielles en la matière. J'ai fait le choix de me positionner sur ce sujet. En effet, l'éthique et la déontologie ont tout de suite eu un écho en moi, de même que le fait d'avoir créé une cellule pour traiter ces faits graves, d'accueillir la parole de victimes, de les accompagner et de les épauler pour tout ce qui relève de l'aspect procédural. Autant de choses que je me sentais capable de faire. Cela a été une opportunité d'exercer un nouveau métier.

“

Forger, dès le plus jeune âge, une culture de la prévention des violences

Vous voilà donc désormais responsable éthique et déontologique, laïcité et féminisation au sein de la FFLDA...

Oui d'autant que les besoins de la Fédération sur ces sujets sont grands. Ce ne sera pas de trop que d'avoir au moins un cadre technique qui y soit dédié à 100 %. Je me reconnais pleinement dans les missions que j'assume. Je suis donc la référente fédérale pour la prévention des violences. C'est moi qui reçois les signalements, qui accompagne les victimes tout au long des procédures ou encore, qui fais le lien avec



Aux côtés du journaliste Nelson Monfort.



« Évoquer la prévention des violences en général et des violences sexuelles auprès des 13-16 ans. »

la Commission de discipline de première instance ainsi qu'avec le Comité éthique et de déontologie de la Fédération, lequel fonctionne très bien.

Quels sont les principaux chantiers en cours ?

Nous avons proposé, au Conseil d'administration de la FFLDA, un plan fédéral destiné à garantir de respect des valeurs de la République et du Contrat d'engagement républicain. Ce plan a été voté. Je suis évidemment très attachée, à la liberté, à l'égalité entre les filles et les garçons, à la laïcité et à l'obligation de traiter de manière éthique et déontologique tous nos licenciés sans exception.

Concrètement, comment promouvoir ces valeurs et ces principes fondamentaux ?

D'abord, en s'appuyant sur l'École de formation française de lutte et disciplines associées (EFFLDA), coordonnée par Cyril

Nugues, par ailleurs responsable des formations au sein de la Fédération. Plus largement, l'idée est de faire de la pédagogie tous azimuts, en intégrant ces thématiques (laïcité, valeurs de la République, les VSS...) dans des modules de sensibilisation lors des formations d'encadrants et de dirigeants. Concernant la lutte contre les violences sexuelles, nous avons conçu, là encore, des petits modules d'intervention, notamment à destination des publics jeunes. Et ce, via une borne tactile comportant des quizz afin de forger, dès le plus jeune âge, une culture de la prévention des violences et du respect du corps. Même chose, lors des stages de détection. Là, le public est âgé de 13 à 16 ans et nous en profitons pour évoquer la prévention des violences en général et des violences sexuelles en particulier, même si ce n'est pas forcément évident.

■ **Alexandre Terrini**

Max Tudezca, le goût des autres

Le vice-Président de la Fédération en charge de la professionnalisation, de la formation et des territoires cultive une humilité et une authenticité égales à ses compétences et à la richesse d'un parcours qu'il ne doit qu'à lui-même.



« J'avais cette faculté de me surpasser et ce supplément d'âme. »

Tout a commencé très classiquement comme pour tant d'autres. « J'ai débuté la lutte à huit ans, à Besançon, par le biais d'un copain que j'ai suivi. J'étais un gamin issu de ce que l'on appelle, aujourd'hui, les Quartiers prioritaires de la politique de la Ville (QPV), en l'occurrence, le quartier Clairs Soleils. J'étais un enfant très introverti, en retrait. Je n'avais

pas une personnalité très marquée. A l'école, j'étais plutôt du genre à être assis au fond de la classe », se remémore Max Tudezca.

On devine la suite : en découdre sur un tapis a initié une métamorphose salvatrice. « La lutte a tout de suite été une activité dans laquelle je ne me débrouillais pas mal. Ce qui m'a plu, c'est la notion de confrontation, de combat au cours duquel on est tout seul face à un adversaire même si l'on est, bien sûr, coaché par un entraîneur, décrypte-t-il. On doit soi-même trouver la solution pour gagner. Cela m'a énormément apporté dans mon développement personnel, notamment la confiance en soi, parce que j'ai pu m'affirmer et découvrir beaucoup de choses. » A la clef, une éclosion pour de bon : « Quand on est timide, on a plutôt tendance à reculer et à se faire bouffer. Avec le recul, je pense que j'avais déjà cette faculté de me

surpasser et ce supplément d'âme. Sauf que jusque-là, je n'avais jamais eu l'occasion de me révéler et d'éprouver ma capacité à me surmonter et à faire face. La lutte m'a ouvert à tout cela et m'a aidé à me prouver des choses. » Et puis il y a l'altérité qui unit les frères d'armes : « Le club est devenu pour moi une vraie famille. C'est là que j'ai l'essentiel de mes amis, encore aujourd'hui. Même si c'est une discipline individuelle, il y a la camaraderie qui fait que vous êtes encouragé par vos copains. Il y a un esprit de famille. »



Si je n'avais pas fait de la lutte, ma trajectoire de vie n'aurait pas été la même

Outre un essor existentiel, la lutte a également séduit le Franc-Comtois dans sa dimension strictement gestuelle : « J'ai aimé le principe du corps-à-corps dans une aire de combat circonscrite, d'aller au contact en étant dans la préhension mais également le fait d'apprendre des techniques, de se les approprier et, après, de les façonner à sa manière pour les reproduire et s'en sortir au mieux. »

Bien que membre d'une entité, le Club pugilistique bisontin (CPB), dont l'ADN est avant tout marqué du sceau de la gréco, le Bisontin a bifurqué vers la libre, une fois senior, parce qu'il était barré, vers les sommets, par un copain de promotion, un certain Ghani Yalouz. Auparavant, il avait eu le temps de se parer de trois couronnes nationales de rang en gréco, en 1991, 1992 et 1993. En 1997, il en fit de même en libre. « J'ai eu la chance de performer très jeune, dès les cadets, raconte-t-il. En revanche, malheureusement et contrairement à d'autres, je n'ai pas percé à l'international ni lors des grands championnats. C'est pour cela que je dirais que j'ai fait une carrière de lutteur de second plan. Il m'a certainement manqué le talent. Mais je n'en fais pas non plus un drame car pour moi, la lutte a été une occasion de m'épanouir. Cela a changé ma façon de voir les choses et mes rapports avec les autres. Très clairement, si je n'en avais pas fait, je pense que ma trajectoire de vie n'aurait pas été la même.



« Il m'a certainement manqué le talent. »

Cela m'a permis de me dire que je pouvais faire mieux et de m'investir plus. Et puis cela m'a donné l'opportunité d'effectuer des études supérieures, d'être diplômé et d'être cadre. »

Au confluent de l'humain, de l'éducation, de la pédagogie et du vivre ensemble

En effet, une fois pensionnaire de l'Insep, le Doubiste - qui a transmis le flambeau à l'un des fils, Léo, médaillé aux Jeux Méditerranéens et sixième des Mondiaux en 2024 - passa une maîtrise de

Sciences et techniques des activités sportives (Staps) tout en suivant un cursus Jeunesse et Sports puisqu'il obtint les Brevets d'État premier et deuxième degré. Au moment d'entrer de plain-pied dans la vie active, il quitta les tapis à partir de 1997. Il fut, d'abord, embauché en tant qu'éducateur sportif par la commune de Gray, en Haute-Saône, avec pour mission d'y organiser les activités sportives et de proposer un accompagnement socio-sportif aux jeunes d'un quartier populaire. Profondément altruiste et pas du genre oublieux, l'intéressé commença, parallèlement, à s'impliquer au sein du CPB, son club de toujours, en tant qu'entraîneur. « C'était important, pour moi, de le faire parce que c'était une manière de rendre un peu la monnaie de la pièce de ce que j'avais eu la chance de vivre, de tout ce dont cette structure



En seniors, Max Tudezca était barré par un copain de promotion, Ghani Yalouz.

m'avait fait bénéficier », justifie-t-il.

Puis, en 2000, il fut enrôlé en tant que chargé de mission par Profession sport et loisirs (PSL), avec pour tâche de placer des animateurs au sein des Établissements publics de coopération intercommunale

(Epci) afin qu'ils animent des actions d'intérêt général auprès des communautés de communes. Le tout dans une optique de professionnalisation des activités sportives qui génère d'autant que PSL se positionne comme prestataire qui met des éducateurs à disposition

des collectivités locales et des associations qui en sont dépourvues. Aujourd'hui, elle rayonne sur trois départements, le Doubs, la Haute-Saône et le Territoire de Belfort. Fidèle aux valeurs d'abnégation, de rigueur et d'engagement que la lutte lui a inculquées, Max Tudezca en est devenu, à la force du poignet, le Directeur général adjoint après avoir suivi diverses formations continues, en particulier une licence de gestion des ressources humaines, histoire de compléter ses acquis et de faire pleinement sien le périmètre du poste. « Je m'occupe notamment de tout ce qui a trait aux RH », détaille-t-il. Des fonctions au confluent de l'humain, de l'éducation, de la pédagogie et du vivre ensemble. En somme, de ce qui le meut intimement.

Un élu de longue date

Président du Club pugilistique bisontin (CPB) pendant près de quinze ans avant de passer la main en 2024, le vice-Président de la Fédération a toujours été très impliqué au sein des instances fédérales.

En 2013, le Doubiste a assumé un premier mandat de vice-Président de la FFLDA, avec pour périmètre la communication et le marketing, avant d'enquiller sur un deuxième bail, de 2017 à 2020, cette fois

en étant en charge du haut niveau. Le voilà désormais vice-Président chapeautant la professionnalisation, la formation et les territoires. « Ce sont évidemment des problématiques que je connais bien et sur

lesquelles je travaille en totale concertation avec Patrick Lefort, Directeur technique national adjoint, et Cyril Nugues, responsable de la formation au sein de la Direction technique nationale », assure-t-il.

« Structurer les clubs pour qu'ils puissent être employeurs »

Et de renchérir : « Sans formation, pas d'emploi et sans emploi, pas de développement. C'est pourquoi le premier objectif a été la création d'un organisme de formation fédéral, ce qui est, à présent, chose faite. Il est impératif que nous formions des encadrants professionnels qui soient, ensuite, potentiellement employables par les clubs et les comités et qu'ainsi, nous développions nos disciplines. La deuxième priorité est la professionnalisation, c'est-à-dire la structuration des clubs pour qu'ils puissent être employeurs, être dans les clous en terme de comptabilité, dialoguer avec les collectivités locales en possédant les éléments de langage requis, remplir des demandes de subventions, s'emparer du PSF etc. Ces deux axes sont fortement liés car si l'on forme des gens mais que, derrière, on ne se donne pas les moyens de les embaucher, cela ne sert à rien. Nous sommes une fédération qui a énormément d'atouts, notamment la capacité de répondre à divers enjeux de société et aux demandes des politiques publiques. A ceci près que nous ne sommes pas toujours suffisamment structurés pour le faire », insiste Max Tudezca.



Avec son fils Léo, sixième des Mondiaux, en 2024.

« Nous serons en mesure de répondre aux commandes publiques »

Quid des territoires dans tout ça et que faire pour que cette notion soit efficiente ? « Elle est la résultante de ce qui précède, répond le Bisontin. Encore une fois, en structurant nos clubs et nos comités, nous serons en mesure de répondre aux commandes publiques, en particulier des collectivités

locales, en mettant en face les compétences qui conviennent, sachant que nous avons vocation à intervenir dans les quartiers et en milieu rural, mais également dans le champ du sport santé ou encore, dans celui de l'éducation et de l'inclusion. Sauf qu'il faut le faire selon un modèle économique adéquat en vendant au juste prix notre savoir-faire. Or, à ce jour, encore trop de nos associations le font gratuitement, ce qui n'est pas crédibilisant et s'avère, in fine, préjudiciable à leur essor. »

■ Alexandre Terrini



La lutte, une affaire de famille.

La FFLDA et la Région Île-de-France main dans la main

Fin mai, la Fédération, le Comité d'Île-de-France (CIF) et la Région ont paraphé une convention définissant les modalités d'un partenariat à la solde du développement, tous azimuts, de la lutte et des disciplines associées en Île-de-France. Ce qui atteste de leur concordance de vue.



Lise Legrand (Présidente de la FFLDA), Patrick Karam (vice-Président du Conseil régional d'Île-de-France) et Daniel Emelin (Président du Comité régional d'Île-de-France).

1. Un cadre républicain

C'est là un aspect essentiel qui lie de façon intangible la Fédération, le Comité d'Île-de-France et la Région et que le texte rappelle opportunément en préambule : en l'occurrence, la défense et le respect des valeurs de la République, du principe de laïcité ainsi que des valeurs d'éthique et de déontologie du sport. Ce qui induit également la prévention de toutes les formes de violences (racisme, sexisme, homophobie, violences sexuelles, préjugés

à l'encontre des personnes en situation de handicap), de discrimination, de radicalisation, d'incivilité et de hooliganisme. L'affirmation du principe de laïcité ainsi que la prévention des risques de radicalisation passent, quant à eux, par l'adoption de la Charte régionale des valeurs de la République et de la laïcité. Un texte élaboré en association avec les ligues, les comités sportifs régionaux et que chaque club et association franciliens s'engage à diffuser et à appliquer. « L'objectif est, en effet, de donner aux clubs

et aux entraîneurs des outils pour leur permettre d'agir avant que les jeunes ne basculent », justifie la convention.

Dans la continuité, une Charte d'éthique et de déontologie du sport a été formalisée. Signée par l'ensemble des comités régionaux, elle s'articule autour de dix engagements. Elle a pour objectif, par une action éducative, de faire reculer les nombreuses dérives constatées dans le sport en promouvant, auprès du mouvement sportif francilien, une approche citoyenne et respectueuse du sport. Chaque licencié est d'ailleurs appelé à la parapher lors de sa prise de licence, en signe d'adhésion, et de s'y conformer en toute circonstance. Parallèlement, il est précisé que la FFLDA « affiche fermeté et détermination » et « s'engage fortement dans la lutte contre les dérives sociétales, notamment dans le champ associatif qu'elle

fédère. Acteur social à part entière, la Fédération s'est dotée d'un règlement pour agir face à ces dérives mais surtout avec des actions de prévention (affiches, webinaires, conventionnement avec des associations spécialisées...) et de formation. » Ces dernières sont essentiellement articulées autour des contenus interministériels relatifs aux Valeurs de la République et à la laïcité ainsi qu'à la prévention des violences quelles qu'elles soient.

2. S'adresser à tous

C'est là un axe fort de la convention signée par Valérie Pécresse, Présidente du Conseil régional d'Île-de-France ; Patrick Karam, vice-Président, chargé des Sports, de l'Héritage olympique et paralympique, de la Citoyenneté et des Loisirs ; Lise Legrand, Présidente de la FFLDA, et Daniel Emelin, Président du Comité régional d'Île-de-France. Plusieurs publics-cibles sont concernés :

-> Les femmes

Pour maximiser l'accès des femmes au sport et, plus particulièrement, à la lutte et aux disciplines associées, plusieurs pistes sont évoquées :

- la programmation d'actions innovantes, notamment auprès des lycéennes, mais aussi d'événements sportifs 100 % féminins ;
- encourager la mixité des formations d'encadrants et d'officiels ;
- accompagner les sportives de haut niveau dans la construction de



Un partenariat gagnant-gagnant entre la FFLDA et le Conseil régional.

leur projet professionnel et sportif ;

- mettre à l'honneur les Ambassadrices du sport de la Région, lesquelles ont pour mission de promouvoir les valeurs du sport en Île-de-France auprès du public jeune ;
- faciliter l'accès des femmes aux responsabilités pour tendre vers une représentation plus équilibrée de ces dernières puis vers la parité au sein des instances dirigeantes de la Fédération, des ligues, des comités et des clubs.

-> Les jeunes

La Région épaulera la FFLDA dans la réalisation d'actions d'initiation et de promotion de la lutte et des disciplines associées dans des Quartiers prioritaires de la Ville (QPV) mais également dans les zones rurales et les villages sportifs des îles de loisirs. Le but est aussi de mettre l'accent sur ceux qui ne partent pas en vacances. C'est pourquoi la FFLDA et le Comité régional bénéficieront du dispositif des Ticket-Loisirs au profit des licenciés

franciliens. Cet outil a pour visée de favoriser les pratiques sportives et de loisirs au profit de tous les publics. Lesdits tickets sont utilisables sur les douze îles de loisirs régionales et permettent le financement d'actions portées par le mouvement sportif : sorties en groupe à la journée, cycles d'activités sportives, séjours etc.

-> Les personnes en situation de handicap

La Région soutient la Fédération dans le déploiement de son programme de développement de la pratique sportive pour les personnes en situation de handicap afin que ces dernières y aient accès en « milieu sportif ordinaire ». A cette fin, il est prévu de :

- recenser les expériences d'intégration de ces personnes dans les clubs ;
- évaluer l'augmentation du nombre de pratiquants et de licenciés ;
- former des entraîneurs à l'encadrement de ce public ;
- encourager la pratique sportive des personnes en situation de

handicap au travers d'un projet pluriannuel (jusqu'en 2028) concerté entre la FFLDA et la Fédération française handisport.

→ Les entreprises

Autre objectif commun : concourir à l'essor de la pratique sportive, et donc de la lutte et des disciplines associées, dans les entreprises et aider celles qui souhaitent inclure l'activité physique dans leur stratégie managériale.

3. Renforcer les compétences des acteurs de la discipline

Le but est d'améliorer la qualité des encadrants et de l'intervention des bénévoles sur le territoire. Comment ? Dans le cadre des formations professionnalisantes, diplômantes et continues. L'accent sera mis notamment sur le parcours de formation et la reconnaissance des compétences des bénévoles. Sachant que l'accompagnement de ces derniers vers la professionnalisation se fera par le biais des formations fédérales et professionnelles ou par la validation des acquis de l'expérience.

A noter qu'une attention particulière sera portée à la formation des cadres et des dirigeants à la lutte contre les violences sexuelles et à la prévention de la radicalisation.

4. Le haut niveau

Le document insiste sur la nécessité « d'accompagner les sportifs de haut niveau



« Accompagner les sportifs de haut niveau franciliens pour leur permettre de mener à bien leur double projet. »

franciliens pour leur permettre de mener à bien leur double projet - sportif et scolaire-universitaire - en vue d'une insertion professionnelle réussie à l'issue de leur carrière. » Il s'agit, en outre, « d'offrir à ces jeunes sportifs les conditions les plus propices à l'accession au plus haut niveau en lien avec les clubs d'excellence d'Île-de-France ».

5. Les équipements

La Région entend **favoriser** « le développement des équipements sportifs qui s'inscrivent dans la politique sportive portée par la Fédération ». Concrètement, les deux parties se concerteront sur les projets de construction d'équipements de lutte susceptibles de faire l'objet d'aides de la Région, qu'ils soient présentés par les clubs ou les collectivités.

6. Une visibilité au-delà des frontières hexagonales

La lutte et les disciplines associées sont un vecteur parmi d'autres en mesure de contribuer au rayonnement international de la Région Île-de-France. Pour cela, il convient :

- d'**accueillir de grands événements sportifs internationaux** « comme moyen de valoriser la dimension éducative et sociale » ;
- de **développer les liens entre l'outre-Mer et la Région** à travers le sport, en recevant des délégations sportives ultra-marines dans le cadre de stages et de préparations finales à des compétitions nationales ou internationales ou encore, en soutenant les athlètes ultra-marins repérés par la Fédération afin qu'ils puissent poursuivre leur double projet. Une manière, aussi, d'apporter son écot à l'universalité de la lutte.

La lutte au chevet des plus jeunes

La Fédération et Premiers de cordée ont signé, le 15 avril et jusqu'à la fin de la présente olympiade, une convention dans laquelle elles actent leur collaboration au bénéfice des plus petits en proie à de graves soucis de santé. Explications.

Premiers de cordée, qui est membre associé du Comité national olympique et sportif français (CNOSF), organise, dans le cadre de son action intitulée Le Sport à l'hôpital, des initiations gratuites ainsi que des activités physiques adaptées aux enfants malades ou en situation de handicap, pris en charge dans les établissements de soins. L'association propose, en outre, des sensibilisations au handicap au sein des entreprises, des collectivités locales ou encore, en milieu scolaire.

Via ce partenariat, Premiers de cordée sollicitera, au cas par cas, la Fédération et/ou ses organes déconcentrés (comités régionaux et départementaux et clubs), précisément pour animer, bénévolement et au moins deux fois par an, des séances de lutte à l'intention des patients hospitalisés. De même, interviendront-ils, a minima une fois chaque année, lors de la Semaine du sport à l'hôpital, une opération, là encore, chapeautée par Premiers de cordée. Par ailleurs, des champion(ne)s

de lutte auront la possibilité de participer à des animations mises sur pied par Premiers de cordée. Enfin, la FFLDA pourra inviter ses licenciés mineurs hospitalisés ou en situation de handicap aux Journées Évasions programmées par l'Association. Celles-ci se tiennent traditionnellement dans un stade de football comme le Stade de France. Là, les ados ont l'opportunité de découvrir divers sports mais également de visiter l'enceinte et de rencontrer des stars des différentes disciplines.

« Premiers de cordée dispensera une formation aux intervenants de la FFLDA »

Pour faciliter la mise en place de ces initiatives, Premiers de cordée dispensera aux intervenants de la Fédération qui le désirent une formation destinée à assurer le bon déroulement de ces sessions à l'hôpital. Afin de faire œuvre de pédagogie, elle



Lise Legrand avec Nathalie Péchalat, Présidente de Premiers de Cordée.

aura également l'occasion de présenter ses activités en marge des compétitions de la FFLDA. De son côté, cette dernière soutiendra évidemment Premiers de cordée et priorisera ses activités. Elle en fera la promotion auprès de ses organes déconcentrés. Et, sur le plan logistique, c'est elle qui désignera des intervenants qualifiés habilités à exercer auprès de mineurs. Elle les mettra en relation avec l'Association dans un souci de coordination constante. Enfin, la Fédération aura tout le loisir de convier les malades mais aussi leur famille et le personnel médical aux événements qu'elle supervise.

■ **Alexandre Terrini**

Les Pays de la Loire en reconquête

Le Comité régional (CR) bataille avec les moyens du bord pour implanter la lutte dans son ressort géographique. Un travail de longue haleine et de fourmi qu'il mène avec abnégation dans un contexte qui n'est pas toujours favorable.



Marie-Christine Darcier, Présidente du Comité régional.

Le Comité, c'est un bataillon de 1 033 licenciés répartis au sein de 17 clubs. Des chiffres au demeurant modestes mais appréciables. En effet, ils sont légèrement supérieurs à ceux qui prévalaient avant l'épidémie de Covid, les Jeux de Paris 2024 étant, comme pour beaucoup de disciplines, à l'origine de cette légère embellie. Avec, toutefois, le sentiment d'avoir atteint une sorte de plafond de verre. En cause, la pénurie de bénévoles, qu'il s'agisse des dirigeants ou d'encadrants. Faute

de forces vives suffisamment conséquentes, certaines associations tardent même à se réaffilier...

“

L'absence de volontaires désireux de devenir arbitres est probatique

Très peu ont la capacité de rémunérer un coach d'autant que la lutte n'est, en général, pas prioritaire quand il s'agit d'octroyer des subventions.

« Les municipalités ont tendance à privilégier les sports collectifs, déplore Marie-Christine Darcier, Présidente du Comité. *Idem en ce qui concerne l'accès aux infrastructures et à la répartition des créneaux horaires. Disons le franchement, on passe après les autres.* » En outre, dans la grande majorité des cas, les salles ne sont pas exclusivement dédiées à la pratique de la lutte et sont partagées avec d'autres disciplines de combat. Si bien qu'il faut fréquemment installer et désinstaller les tapis, ce qui complique singulièrement la tâche. En revanche, et c'est une excellente chose en termes de maillage territorial, tous les comités départementaux qui composent le CR sont actifs. Ce qui constitue autant de points d'ancrage pour promouvoir la lutte çà et là. Le budget de ce dernier est

alimenté par les licences, une aide de la Fédération et une autre du Conseil régional. Cerise sur le gâteau, le CR a obtenu, cette saison, à titre ponctuel, le versement d'une aide de 9 000 euros de la part de la Délégation régionale académique à la jeunesse, à l'engagement et aux sports (Drajes). Reste que la maison ne roule évidemment pas sur l'or. Néanmoins, histoire de favoriser les vocations et d'encourager ceux qui aspirent à s'investir, elle prend en charge, en partie, le coût des formations d'entraîneur et d'officiel. En ce qui concerne ces derniers, l'absence de volontaires désireux de devenir arbitres devient réellement probatique. « *Je ne vois pas bien ce que nous pourrions faire de plus pour inverser cette tendance fort dommageable* », avoue Marie-Christine Darcier, quelque peu dépitée par la situation.

“

On ne se vend pas assez. Il faut reconnaître que c'est souvent compliqué

Pour mettre en œuvre sa politique, le CR s'appuie sur son unique salarié, Stevan Mougin, qui est agent de développement et officieusement Conseiller technique sportif (CTS). On le devine, il se démultiplie



Le CR organise des stages régionaux de perfectionnement.

sur le terrain pour déployer diverses initiatives. Qu'il s'agisse d'animations programmées au sein de l'Office municipal des sports (OMS) de la commune de Vallet, en Loire-Atlantique ; d'assurer les formations des candidats au BF1 et au BF2 ; de dispenser des cycles de découverte de la lutte dans les écoles primaires et collèges de diverses municipalités ; de superviser l'organisation des championnats régionaux mais aussi de compétitions universitaires, de lutte adaptée et de beach wrestling. Ou encore, de chapeauter des stages de détection et de perfectionnement de l'élite régionale et d'accompagner des entités désireuses de remplir des dossiers pour promouvoir leur déploiement dans le cadre du Projet sportif fédéral (PSF). A noter qu'il est question de solliciter la Drajes afin qu'elle finance le passage de l'emploi actuel de Stevan Mougin d'un temps partiel à un temps plein. Parallèlement, le Comité prépare l'arrivée d'un apprenti en BPJEPS

dont la mission consistera, une fois son cursus achevé, à épauler Stevan Mougin afin, notamment, de diversifier les actions du CR. L'idée serait, entre autres, de se déplacer dans les communes qui ne comptent pas de club et d'y présenter l'activité avec un tapis amovible afin de donner l'envie d'aller plus loin en créant une association dédiée. A condition, une fois encore, que les mairies suivent. « *On ne se vend pas assez*, regrette d'ailleurs Marie-Christine Darcier. *Cependant, il faut reconnaître que c'est souvent compliqué. Il faudrait notamment accueillir des événements majeurs mais cela coûte trop cher sur le plan logistique. Sans compter les contraintes réglementaires. Ainsi, pour être l'hôte des championnats de France, il est impératif de disposer d'un gymnase qui puisse abriter quatre tapis. Ce qui ne court évidemment pas les rues.* » Bref, dans l'ouest du Pays aussi, les temps sont durs pour se faire sa place.

■ **Alexandre Terrini**

Au Paris Lutte Olympique, ici, c'est Paris

Ce mastodonte de la lutte francilienne et même hexagonale doit son essor à la philosophie qui préside à son mode de gestion.



Le Paris Lutte Olympique (Paris LO)¹ a beau n'avoir vu le jour qu'en 2001, il est porteur de toute une histoire. Ne serait-ce que par le pedigree de son fondateur, Georges Ballery, olympien aux JO de Rome, en 1960, et de Tokyo, en 1964, puis entraîneur national et Directeur technique national (DTN) mais également vice-Président de la FFLDA. C'est lui qui a insufflé l'âme et l'identité du Paris LO, entité cosmopolite par excellence et centrée sur l'Humain. Elle fédère des pratiquants d'une vingtaine de nationalités et est ouverte à tous, sans distinction de niveau ni d'ambition, sous la bannière de la passion, de l'amitié et de la convivialité. Comme il est dit sur le

site Internet du club, « ses valeurs sont la diversité, le partage et l'engagement, auxquelles font écho sa devise » déclinée en français et en anglais : « Brillons ensemble », soit « Lets shine together » dans la langue de Shakespeare.



Les adhérents sont quasiment cogestionnaires de l'association

« Je dis souvent aux adhérents que « notre richesse, c'est vous », sourit le Président, Nicolas Rougon. Ils sont quasiment cogestionnaires de l'association. Cela signifie qu'ils ont la liberté de nous soumettre des idées pour innover ou améliorer notre fonctionnement. Nous les écoutons et les associons à la phase d'approfondissement. Et, dans la mesure du possible, nous nous efforçons d'y donner suite. Par ailleurs, nous couvrons tout le spectre social. Sur nos tapis, se côtoient des gens de condition sociale modeste et d'autres qui appartiennent à des CSP plus, dans un état d'esprit commun de partage et de solidarité. Il y a



Nicolas Rougon, Président du Paris LO.

beaucoup d'entraide entre les uns les autres. Sur le plan géographique, nous rayonnons sur une bonne part de l'Île-de-France puisque certains de nos licenciés viennent du Val-d'Oise, de Seine-Saint-Denis, du Val-de-Marne ou encore, des Hauts-de-Seine. Le fait que nous soyons implantés dans Paris est attractif. » Sans compter une propension à « être innovants dans ce que nous entreprenons, par exemple en organisant des stages à l'étranger, comme, cette année, au Kirghizstan, dans un centre d'entraînement de la Fédération internationale (UWW), détaille Nicolas Rougon. En interne, nous avons développé un Athlete Management System pour gérer les parcours et les performances de nos compétiteurs. Enfin, nous communiquons beaucoup sur les réseaux sociaux, ce qui renforce votre visibilité. »

L'une des caractéristiques du Paris LO est sa proximité avec le milieu universitaire. Après avoir collaboré, de 2007 à 2019, avec l'Université Paris Dauphine jusqu'à ce que la pandémie de Covid 19 fasse diverger leurs routes, le club s'est engagé, depuis 2018, dans un partenariat avec Sciences-Po Paris. Dans les deux cas, il s'agit de proposer des Unités d'enseignement (UE) de lutte olympique intégrées aux entraînements du club. Inscrites au catalogue des sports des entités partenaires, ces UE optionnelles confèrent des crédits d'enseignement comptabilisés pour l'obtention

des différents diplômes. Si bien que vingt-cinq étudiants montent, chaque année, sur les tapis du Paris LO.

Surtout, ce dernier « est un club pour tous, insiste son Président. En effet, nous avons la volonté de miser sur la formation et mettons autant l'accent sur la pratique loisir que sur celle compétitive, avec l'ambition que chacun puisse s'épanouir en bénéficiant d'opportunités qui lui correspondent. Sur le volet performance, nous faisons le maximum pour que nos athlètes participent à un grand nombre de tournois. De même, si, à l'origine, nous sommes plus axés sur la lutte libre et la lutte féminine, lesquelles suscitent davantage d'engouement, il est aussi possible de faire de la gréco. » Un éclectisme constant qui explique qu'au lendemain de la crise sanitaire, le Paris LO a connu une embellie continue du nombre de ses licenciés, soit environ 480 âgés de quatre à soixante ans et plus, dont une majorité de U20 et de seniors mais, malheureusement, seulement une vingtaine de féminines. Un chiffre qui en fait, aujourd'hui, le plus important club de l'Hexagone en terme d'effectifs.



Tout près d'avoir atteint sa capacité d'accueil maximale

Seul bémol et non des moindres, le manque de créneaux. Le Paris LO et le Comité départemental de lutte de Paris se démènent auprès de la Municipalité pour en obtenir, en particulier dans d'autres arrondissements. En vain, pour l'instant, en raison du manque d'infrastructures susceptibles de recevoir les adeptes de la discipline. Toujours est-il que le club - dont le budget est abondé essentiellement par les cotisations et, ponctuellement, par du mécénat et des subventions de l'Agence nationale du sport



Toutes les personnes de plus de 45 kg s'entraînent ensemble sans distinction d'âge.

(ANS) dans le cadre du Projet sportif fédéral (PSF), est tout près d'avoir atteint sa capacité d'accueil maximale. Il n'est pas loin de devoir refuser du monde et constituer des listes d'attente. Surtout, il n'a pas la possibilité d'investir certains champs, tels le sport santé ou le handisport, alors même qu'il serait tout à fait enclin à le faire. Si, historiquement, le Paris LO est implanté dans le XVI^e arrondissement de Paris, en l'occurrence au



Le Paris LO a toujours été proche du milieu universitaire.

Gymnase Suchet, il bénéficie, depuis 2018, d'un second site d'entraînement dans le XI^e, au Centre sportif Bréguet. Lequel abrite la seule salle de la Capitale exclusivement dédiée à la lutte. Bien sûr, il n'en a pas la jouissance exclusive. Face à cette contingence logistique, « nous avons opté pour un modèle à la fois simple et pragmatique, qui, en outre, a la vertu de favoriser la cohésion de club en permettant à nos adhérents de se rencontrer, explique Nicolas Rougon. Au Paris LO, toutes les personnes de plus de 45 kg s'entraînent ensemble sans distinction d'âge. C'est un format inspirant pour les moins aguerris, en particulier pour les jeunes qui côtoient des lutteurs plus expérimentés évoluant à l'échelon national, ce qui est l'occasion d'un partage d'expérience fructueux. De toute façon, nous ne disposons au total que de neuf tranches horaires, ce qui rend illusoire une segmentation par catégories d'âge compte tenu de nos effectifs. » Sachant que les adhérents du club ont accès à celles de leur choix, sans limite. Dans un souci d'homogénéité, les créneaux orientés sur la compétition nécessitent de posséder un socle technique suffisant. Les poids légers, c'est-à-dire des U7 aux U11, eux, font bande à part par mesure de sécurité. Ce qui n'entrave en rien un esprit familial plus que jamais de mise.

■ Alexandre Terrini

¹ linktr.ee/parislutteolympique

Vincent Di Bartolo

lutte pour l'égalité des chances

Cet ancien combattant de niveau international consacre son après-carrière à aider son prochain quand il traverse une mauvaise passe où qu'il n'a pas eu la chance de grandir dans un cadre structurant. Itinéraire d'un humaniste discret.



Vincent Di Bartolo est, aujourd'hui, Directeur de la Fondation de l'Armée du Salut, en Moselle.

Fils de lutteur, Vincent Di Bartolo n'a pas coupé avec l'atavisme familial et a commencé à monter sur le tapis à l'âge de six ans, sous la houlette de son paternel, Aldo, au sein du club de Stiring-Wendel. « J'ai d'abord aimé le fait que ce soit un sport de combat avec, finalement, pas ou très peu d'espace avec l'adversaire, explique-t-il pour

justifier son engagement. On est en permanence dans le corps-à-corps, au contact de l'Autre, avec les sensations de force mais aussi de technicité que cela induit. On peut les comparer à celles de l'adversaire, ce qui est motivant. Il y a aussi le fait que chacun soit responsable de ses victoires comme de ses défaites. Et puis, les valeurs que véhicule ce sport autant que

la camaraderie me parlaient. » Une complétude qui a poussé le Mosellan à persévérer au point d'être admis au pôle France espoirs de Wattignies. Ensuite, direction l'Insep, toujours en gréco-romaine. « J'ai choisi ce style très jeune en me disant que dans la mesure où, réglementairement, il offre moins de possibilités, il est également plus complexe. Ce challenge m'a plu », sourit-il. Membre de l'équipe de France, sélectionné aux championnats d'Europe juniors et aux Mondiaux espoirs, plusieurs fois sur les podiums nationaux chez les jeunes et en seniors, Vincent Di Bartolo a eu une carrière plus qu'honorable, quelque peu entravée par une concurrence hors norme, celle d'un certain Ghani Yalouz. Mais le Lorrain a toujours eu la tête sur les épaules, si bien qu'au sortir du Bataillon de Joinville, où il effectua un service militaire aménagé, il décida de lever le pied en tant que lutteur pour privilégier sa reconversion. Tout



« La lutte m'a donné une certaine assurance en moi qui s'est avérée précieuse. »

en continuant à en découdre en D1 jusque dans les années 2000, il suivit un cursus pour devenir éducateur sportif et obtint deux Brevets d'État, le premier axé sur la lutte, le second sur les activités physiques pour tous. Une manière de remettre le pied à l'étrier, lui qui avait eu le tort de se persuader qu'il n'était pas fait pour les études, au point d'avoir renoncé à passer le bac. Et ce, avant d'intégrer, en 1993, l'Œuvre de Guénange Richemont, une institution centrée sur la prise en charge de jeunes en difficulté en vue de les réhabiliter sur tous les plans, tant en termes de scolarité que de savoir-être en société. « Je me suis intéressé au social à partir de là, raconte-t-il. Cela m'a fait m'interroger sur les raisons qui faisaient que ces adolescents étaient autant sans repère et si durs. J'ai eu envie de relever ce défi qui paraissait parfois

impossible. Pour cela, j'ai misé sur le sport, notamment sur la lutte. Au départ, il fallait accepter d'être parfois en confrontation avec ce public auquel, en fait, personne ne parlait. J'y suis parvenu et je suis progressivement devenu une sorte de référent pour ces ados. Cela m'a, en outre, incité à étoffer mes compétences. C'est pourquoi j'ai passé par le Diplôme d'État d'éducateur spécialisé (DEES) qui équivaut à un Bac+3. »

“

Inciter les gens qui sont aidés à saisir la chance qui leur est offerte de s'en sortir

En 2004, soucieux d'évoluer professionnellement, Vincent Di Bartolo fut recruté comme chef de service par la Fondation Saint-Vincent-de-Paul. Toujours mu par la volonté de se former, il profita de cette promotion pour décrocher le Certificat d'aptitude aux fonctions de directeur d'établissement ou de service d'intervention sociale (Cafdes), sorte de master avant l'heure. Fort de ce CV passablement garni, il devint Directeur régional de Moissons Nouvelles, une entité qui officie, elle aussi, dans le secteur de la protection de l'enfance. Enclin à diversifier ses expériences, il fut, quelques temps après, embauché par des collectivités locales en tant que Directeur de la cohésion sociale au sein de l'Eurométropole de Metz puis Directeur de la politique de la Ville de Metz. « J'ai beaucoup voyagé quand j'étais lutteur, explique-t-il. J'ai découvert divers pays, notamment ceux du Bloc de l'Est mais pas seulement. J'y ai vu la misère. Alors qu'en France la situation matérielle de la population était quand même nettement supérieure, j'ai compris que ces jeunes, qui avaient de quoi réussir, souffraient d'autre chose, en l'occurrence, d'un manque d'estime de soi, de la tentation de la délinquance etc., ce qui générerait, chez eux, un profond mal-être. Dans ces conditions, il est indispensable de travailler avec tous les acteurs qui constituent leur environnement, que ce soient les établissements scolaires, les associations et les



« Le challenge de faire de la gréco m'a plu. »

services sociaux. C'est forcément intéressant intellectuellement et enrichissant humainement. En ce qui me concerne, ma ligne de conduite n'a jamais varié : inciter les gens qui sont aidés à saisir la chance qui leur est offerte de s'en sortir, la main qu'on leur tend. Sachant que les principes que l'on trouve dans le sport comme l'entraide et la solidarité sont transposables. Cela m'a servi à faire passer beaucoup de messages à ces personnes en difficulté, en particulier à leur donner confiance. »

“

La lutte est un vecteur d'emplois pour nos athlètes dans les domaines social et médico-social

De son propre aveu, l'ancien international a puisé dans son passé l'énergie et les capacités requises pour exercer un tel métier sans se défilier : « La lutte m'a donné une certaine assurance en moi qui s'est avérée précieuse quand il m'a fallu, en tant qu'éducateur, aller dans des endroits où nul n'allait. Elle m'a conféré une posture qui me sécurisait et qui, paradoxalement, sécurisait aussi l'Autre. J'encourageais les jeunes de la même manière qu'un entraîneur, avec insistance et, surtout, avec la conviction que l'on allait y arriver. Et dans ces cas-là, ceux qui sont en face de vous se mettent également à y croire. » Aujourd'hui, celui qui est Directeur de la Fondation de l'Armée du Salut, en Moselle, un organisme qui comprend 3 000 salariés et est implanté partout en France ainsi que dans 137 pays, continue de passer le témoin à qui veut s'en saisir.

Et de conclure : « La lutte est un vecteur d'emplois pour nos athlètes dans les domaines social et médico-social. Il y a toute une filière à créer afin qu'ils investissent ces secteurs dans lesquels ils ont tous les atouts pour s'épanouir. J'en suis un exemple. Je l'ai fait en étant autodidacte mais dès que je peux aider un lutteur ou une lutteuse à suivre la même voie, je le fais. C'est une manière de rendre ce que cette discipline m'a apporté tout en la promouvant tant elle m'a permis de devenir ce que je suis. »

■ Alexandre Terrini



« Rendre à cette discipline ce qu'elle m'a apporté. »

Eva Alberti, l'ascension programmée

La jeune Française a de nouveau été au rendez-vous en montant sur la troisième marche du podium des championnats d'Europe espoirs, en avril dernier. Une performance loin de la satisfaire pleinement, elle qui n'a que l'or en tête.



« Mon point fort, c'est le sol, en particulier, la clé de bras. »

Commençons par l'essentiel, en l'occurrence, un itinéraire aux allures de fil d'Ariane : Eva Alberti a commencé par le judo mais elle s'est mise au sambo quasiment dans la foulée. Et c'est dans cette discipline qu'elle a débuté en compétition. Néanmoins, aujourd'hui encore, elle continue de s'adonner à l'art martial fondé par Jigoro Kano où elle est loin de faire de la figuration puisque cette ceinture noire participe régulièrement aux championnats

de France D1 en cadets et en juniors tout en ayant été sacrée vice-championne de France de ne-waza (judo au sol) en 2025.

Mais sa passion autant que son sport favori sont à coup sûr le sambo, auquel elle donne, sans hésiter, la primauté, a fortiori quand les calendriers se télescopent.

Un choix dûment prémédité.

« On est beaucoup plus libre techniquement au sambo, lequel est bien plus diversifié, justifie-t-elle. On peut notamment saisir en dessous de la ceinture, rester

en garde croisée autant qu'on le souhaite, sans compter les clefs de genou et de cheville. J'adore ça ! Je peux bien mieux m'y exprimer d'autant que j'ai des schémas tactiques extrêmement variés. Je prends nettement plus de plaisir qu'au judo où les règles sont de plus en plus nombreuses et strictes, ce qui s'avère limitant. En outre, au sambo, on a davantage la possibilité de disputer des tournois à l'international et de rencontrer des adversaires différentes alors qu'au judo, on est essentiellement cantonné au circuit national et l'on affronte quasiment toujours les mêmes filles. »



Le sport m'a transmis de nombreuses valeurs que je continue de faire vivre

On l'aura aisément deviné, la Sudiste sait ce qu'elle veut et a un caractère affirmé. « Je suis une personne déterminée et engagée, que ce soit dans ma pratique sportive ou dans mon parcours professionnel. Quand je me fixe un objectif, je m'y consacre entièrement et je ne lâche rien jusqu'à l'atteindre. Le sport m'a transmis de nombreuses valeurs que je continue de faire vivre au quotidien et de transmettre autour de moi : le respect, la bienveillance, la sincérité, le courage, la persévérance et le sens de l'engagement. Ces valeurs guident ma manière d'avancer, d'apprendre et de me dépasser, aussi bien sur les tapis qu'au sein de ma formation », peut-on ainsi sur sa fiche LinkedIn.

Quant à ses rêves, ils se matérialisent lentement mais sûrement. L'Occitane (-50 kg) a, en effet, été vice-championne d'Europe cadette et troisième... en juniors, en 2023, puis médaillée de bronze aux Mondiaux juniors, en 2025, et aux récents championnat d'Europe espoirs, en Serbie. « Ce qu'il m'a manqué pour remporter l'or ? Le fait d'y croire davantage, répond la sociétaire de La Salle Vincent Ferrari. Et puis j'ai perdu face à une Russe tout simplement plus forte que moi. Cela a été une sensation bizarre. Je suis tombée de haut car j'avais suivi une préparation intense avec la conviction que je serais championne d'Europe. D'un coup, tout s'est écroulé

mais j'ai réussi à me remobiliser mentalement, en repêchages, pour monter sur le podium. »



Il m'arrive encore trop souvent de me faire surprendre sur des erreurs

La demoiselle brosse son autoportrait sans complaisance :

« Mon point faible, c'est qu'il m'arrive encore trop souvent de me faire surprendre sur des erreurs bêtes de ma part alors que je domine le combat. Cela a tendance à me faire sortir psychologiquement du match. Mon point fort, c'est le sol, en particulier, la clé de bras. Mais même si j'attaque peu, quand je le fais, cela marque la plupart du temps. »

Sur le plan scolaire, l'Héraultaise est une tête bien faite. Après avoir obtenu un bac littéraire avec mention, au lycée Jean Mermoz, au sein duquel elle bénéficiait d'horaires aménagés et d'un soutien sans faille appréciable, la voilà désormais en Deust (Diplôme d'études universitaires scientifiques et techniques) mention animation et commercialisation des services sportifs à la Faculté des Sports de Montpellier. « Ce diplôme porte sur tout ce qui a trait à la communication et au

marketing etc. En somme, sur les diverses prestations dans le secteur du sport. C'est ce vers quoi j'aimerais me diriger », suggère Eva Alberti. En outre, ce cursus est idoine dans la mesure où il comporte peu de cours théoriques et davantage de stages en immersion dans le monde professionnel, ce qui offre une certaine latitude dans la configuration de l'emploi du temps d'autant que l'intéressée possède le statut d'athlète de haut niveau et vise une consécration planétaire en seniors. Elle est bien partie pour.



« Je suis une personne déterminée et engagée. »

Sephora Cocher, « C'est la médaille de la résilience »

La sociétaire du Full Sambo Évolution, à Claye-Souilly, a terminé troisième des championnats d'Europe qui se sont déroulés, mi-mai, à Tbilissi, en Géorgie. Une constance remarquable.



« J'ai l'expérience et la maturité. »

On se parait du bronze, la Francilienne (-50 kg) a gagné sa quatrième médaille continentale. « Même s'il y a toujours de la déception de ne pas avoir remporté l'or, ce qui était mon objectif, je suis quand même très contente de ce résultat, assure-t-elle. Ce n'est pas rien. J'en suis fière. C'est la médaille de la résilience. Il faut, en effet, savoir que l'année dernière, je n'avais pas réussi à monter sur la boîte. Cela avait été une année compliquée car j'étais en formation pour devenir officier

de police. C'était donc difficile à concilier avec mon entraînement. J'ai réussi le concours et je suis désormais lieutenant de police à la Direction nationale de la police judiciaire. Je suis chef de projet affectée au développement d'outils d'analyse criminelle. Je ne bénéficie pas d'aménagements horaires mais, pour l'instant, j'ai la chance d'avoir une hiérarchie qui me soutient dans mon double projet et qui m'accorde les congés dont j'ai besoin quand je dois partir en compétition. »

“

J'ai plus que jamais envie de continuer

La Tricolore n'a pas à rougir de sa prestation en Géorgie. « Je me suis inclinée face à la Russe Margarita Barneva qui a remporté la compétition et qui est championne du monde en titre, explique-t-elle. Elle est au-dessus de moi, notamment au sol. Et ce, même si j'ai beaucoup progressé dans ce domaine mais aussi et surtout en ce qui concerne les techniques de jambes qui s'apparentent à celles de la lutte. Je vais continuer à travailler ce secteur. » Avec de sérieuses ambitions : « Je suis dans la force de l'âge. J'ai l'expérience et la maturité. C'est pour ça que j'ai plus que jamais envie de continuer. La prochaine échéance sont les Mondiaux qui se dérouleront, en novembre, en Ouzbékistan. »

■ Alexandre Terrini

2026-2027

LA LUTTE, À CHACUN SA PASSION

DÉCOUVERTE, PROGRESSION, DÉPASSEMENT.



Lutte, Grappling, Sambo, Gouren, Beach Wrestling
Une fédération, des disciplines accessibles à tous les âges, à tous les niveaux et pour toutes les envies.

Trouvez votre club sur www.fflutte.com



Près de 450 clubs affiliés à la Fédération Française de Lutte et disciplines associées.





**FRANCE
LUTTE**

